



La filiation

Michel Van Aerde

Retrouver la vraie filiation (éditorial)

Philippe Denis

Les enfants qui ont fait de moi un père

Sabine Ginallhac

Quand la paternité ne va plus de soi

Michel Van Aerde

La conscience filiale de Jésus





*Une revue numérique,
internationale
et interactive.*

Adresse : Domuni-Press, 6, Av. Albert Dumont, 1200 Bruxelles, Belgium

Email : telos@domuni.eu **Tel :** +32 4 73 44 25 37 (Belgium)

Rédacteur : Michel Van Aerde,
Domuni Universitas (*Email :* michel.vanaerde@domuni.eu)

Directrice de la Revue : Marie Monnet
Domuni Universitas (*Email :* monnet@domuni.eu)

Responsable d'édition : Caterina Erando
Domuni Universitas (*Email :* caterina.erando@domuni.eu)

Directrice Communication : Ina Kasnija
Domuni Universitas (*Email :* ina.kasnija@domuni.eu)

Telos - en d'autres termes, la cible, le but, la destination, la fin. Un mot grec, riche en tradition philosophique et théologique. Un titre qui se résume à l'action de lancer une flèche. La source est identifiée, l'objectif aussi. Telos est le journal de l'université de Domuni. Une revue internationale de théologie, de philosophie, d'histoire et de sciences sociales, librement accessible et publiée sur Internet, dans le but de stimuler la réflexion et de contribuer au dialogue de la pensée.

Sa structure s'inscrit dans la tradition de l'Ordre des Prêcheurs, celle de la "disputatio", comprise non pas comme une vaine controverse, mais comme un lieu de rencontre de différents points de vue sur un même thème.

L'Université Domuni hérite de deux dons précieux de la tradition dominicaine : la Foi et la vie intellectuelle. En partageant la richesse de ses réseaux d'enseignement et de recherche, nous souhaitons partager ces richesses avec le plus large public possible de lecteurs.

Nous avons une merveilleuse tradition et une vaste collection de documents, mais nous ne souhaitons pas être de simples héritiers ou même des diffuseurs. Nous voulons penser, communiquer et réfléchir ensemble : théologiens et philosophes, chrétiens d'aujourd'hui et de demain.

Nous sommes présents sur les cinq continents. Nos langues et nos expériences sont souvent très différentes, mais la diversité converge avec l'internet et plus particulièrement à travers cette revue de niveau scientifique.

*Numéro 4-2018
Publié par Domuni Press*



Sommaire

Éditorial Retrouver la vraie filiation	4
Les enfants qui ont fait de moi un père	5
Quand la paternité ne va plus de soi	11
Un constat convenu.....	11
Pourquoi la Bible ?	12
La condition humaine, une condition de fils	12
Abraham, le père dont la paternité passe par la confrontation à la mort du fils	13
Jacob, un amoureux à qui ses fils doivent apprendre à devenir père.....	18
Juda, un "père-pour-lui" appelé à devenir "père-pour-la-vie", en violant l'interdit.....	21
Elqana, l'homme qui voudrait valoir plus que des fils.....	22
David, le béni de YHWH, qui ne devient père qu'en s'effaçant devant son fils	23
Conclusion	25
La conscience filiale de Jésus.....	26
Le problème.....	26
Comment se présente-t-il dans la culture contemporaine ?	26
Approche historique.....	27
Approche biblique	29
Textes récents du Magistère	33
Conclusion : « Qui suis-je ? ».....	35

Éditorial

Retrouver la vraie filiation

Michel Van Aerde

Un paradoxe nous agite : d'une part le désir d'enfant conduit à des comportements bioéthiques extrêmes et à élargir la législation pour l'adoption par les homosexuels et, d'autre part jamais l'exercice de la fonction paternelle n'a été autant décriée. Il faudrait se réaliser par ses enfants et dans ses enfants d'un côté et de l'autre « tuer le père » pour pouvoir exister ! Les pères seraient-ils tous des Chronos dévorant leur progéniture ? Y aurait-il un droit à l'enfant comme il y aurait un droit au travail ? Peut-on réconcilier les générations ?

L'intérêt de ce numéro de Telos est de nous présenter des points de vue tout à fait originaux. Plutôt que parler d'adoption par les parents, il est question ici de l'adoption par des enfants ! L'expérience du frère Philippe Denis op, en Afrique du Sud renouvelle notre regard. Par ailleurs la méditation des textes bibliques que nous propose Sabine Ginalhac nous offre des exemples hauts en couleur d'acharnement procréatif et de relations familiales compliquées. La réflexion sur la conscience humaine de Jésus nous présente l'exemple d'un processus dynamique de filiation qui est exceptionnel et constitue pour nous plus qu'un exemple à suivre : un archétype structurant.

Les enfants qui ont fait de moi un père

Philippe Denis

« Quel nom pourrions-nous nous donner ? », demandai-je aux enfants. Nous étions assis sur des caisses dans l'entrée de notre nouvelle maison à Pietermaritzburg. Ce jour-là — le 1^{er} juillet 2002 - est gravé dans ma mémoire. Nous étions occupés à discuter du règlement de la maison, quand la question de qui nous étions surgit. Ils étaient cinq, tous des garçons : trois venant d'un home d'enfants dans le Zululand, le quatrième d'une institution en ville et le dernier dont la famille m'avait confié la garde après la mort de sa mère. L'aîné avait dix-sept ans, et le plus jeune, sept ans. La Khuleleni Children Trust, la petite structure que nous avons créée, un groupe d'amis et moi-même, pour donner une base légale à cette entreprise, avait fait l'acquisition de la maison le mois d'avant. Les précédents propriétaires avaient libéré les lieux pendant le week-end.

Un des garçons, je ne me souviens plus lequel, répondit, comme si c'était la chose la plus évidente du monde : « La famille ! » Et en effet, c'est bien ainsi que nous nous voyons. Nous parlons de l'argent de la famille, des vacances de la famille, de la voiture de la famille. Quand ils nous voient arriver, mes frères dominicains disent : « Voici la famille de Philippe. »

Dans cette famille, ils sont les enfants et je suis le père. C'est ainsi qu'ils m'appellent, depuis que nous avons emménagé dans la maison. Les deux plus jeunes ainsi que ma fille, qui est venue vivre avec nous plus tard, disent « papa ». Les aînés m'appellent par mon prénom, mais quand ils parlent de moi à d'autres, c'est comme de leur père. Avec les petits derniers, notre famille compte maintenant sept enfants. Chacun d'eux a une longue histoire avec moi. Ils ne sont pas liés par le sang, mais comme ils ont passé une bonne partie de leur vie ensemble, ils réagissent comme des frères et sœurs. Ils me rappellent l'époque où ils étaient petits. Je les ai connus à travers mon engagement dans la Fondation des Enfants de Thandanani, une ONG locale s'occupant d'enfants abandonnés et d'enfants infectés par le virus du SIDA au début des années 1990. J'ai rencontré les plus grands alors qu'ils avaient cinq ou six ans.

Deux avaient encore des couches quand je les ai vus pour la première fois. Depuis lors, nous avons gardé des contacts. Avant que nous achetions la maison, ils faisaient des séjours réguliers au couvent où je résidais. Je les ai vus grandir. Comme le font tous les enfants avec leurs parents, ils viennent vers moi lorsqu'ils ont une question à propos de leur propre enfance.

Si je suis le père, alors où est la mère ? Au fond de leur cœur, comme je l'ai découvert quand ils m'ont fait assez confiance pour en parler ouvertement, la question de l'absence de leur mère est toujours présente, comme une blessure qui ne guérit jamais complètement. Ils vivent avec cette question. Nous avons convenu, mes amis et moi, que le Trust emploierait une aide familiale pour m'aider à assurer le bon fonctionnement de la maison et constituer un élément féminin dans ce groupe à prédominance masculine. Elle travaille cinq jours par semaine et assure en sus une présence quand je suis loin de la maison pendant le week-end.

Elle est logée dans une petite maison sur notre propriété. Je suis maintenant habitué à être un père. Au début, c'était comme un cadeau de Noël que je n'osais pas ouvrir de peur qu'il ne soit destiné à quelqu'un d'autre. J'ai appris quelque chose d'important : on ne devient pas un parent, seul. Ce n'est pas quelque chose que l'on décide unilatéralement. Comme dans toute relation intime, être reconnu par l'autre a un profond effet transformateur. C'est l'enfant fait le parent tout autant que le parent fait l'enfant.

J'avais de bonnes raisons de douter de la possibilité de devenir père. Quand j'étais jeune, l'une des conséquences de ma décision d'entrer dans les ordres fut que je dus renoncer au mariage et par là à la paternité. Ce fut un choix difficile, que je n'ai jamais sérieusement remis en cause malgré la souffrance, parfois intense, que cela m'a causée. Je suis resté fidèle à ce choix, car c'était aussi donner la vie, quoique d'une autre manière. Les prêtres catholiques, les seuls ministres religieux qui n'ont pas d'enfants, sont communément appelés « pères », ce qui contrevient à l'injonction de Jésus qui interdit formellement cette pratique (Mt 23,9). Cette dénomination ne s'appliquait pas à moi, puisque, bien qu'étant un religieux, je n'ai jamais été ordonné prêtre. Aujourd'hui, par une étrange ironie, c'est moi, celui qui n'est pas prêtre, qui suis devenu un père. Dans le langage de la foi, on pourrait qualifier cela de providentiel.

Quand je fais les courses avec les enfants ou que je fais le plein à la station-service, les employés demandent souvent, avec une pointe de curiosité : « Qui sont ces enfants ? Est-ce un orphelinat ? » Je réponds : « Non, ce sont mes enfants ». Après un instant, voyant qu'ils ne comprennent pas, j'ajoute : « Je les ai adoptés ». Il se passe la même chose dans les écoles que fréquentent mes enfants. Pour éviter un long récit, je dis simplement : « Ce sont des enfants adoptés ». La plupart des documents administratifs proposent deux options : « parent » ou « tuteur ». Je coche « parent ». Mais quelle est la nature exacte de ma relation avec eux ? Ceux qui entendent mon histoire veulent le savoir. « Les avez-vous réellement adoptés ? »

Je donne toujours la même réponse. Il existe trois types de paternité : biologique, légale et sociale. Pour la première, je reste à zéro pour cent, pour la seconde j'atteins cinquante pour cent et pour la troisième cent pour cent. La couleur de ma peau et la texture de mes cheveux démontrent amplement que nous sommes génétiquement différents. Parfois je dis en plaisantant à l'un de mes enfants qui est séropositif : « Tu es mon fils de sang. » C'est parce qu'un jour j'ai absorbé, par inadvertance, un peu de son sang, heureusement sans conséquence aucune sur ma santé. Il sait ce que je veux dire par là. En termes légaux, je suis soit le père nourricier, soit le tuteur des enfants. J'ai rempli tous les papiers et j'ai été supervisé par une assistante sociale. Mais ces catégories légales sont très occidentales. Dans le contexte africain, ce qui compte c'est la paternité sociale, le fait d'élever les enfants et de subvenir à leurs besoins. De ce point de vue, il n'y aucune contestation sur le fait que je suis, maintenant et pour toujours, le père de mes sept enfants.

Un parent — ou, dans mon cas, un père — c'est avant tout celui qui subvient aux besoins de ses enfants. Avant de m'embarquer dans ce voyage en paternité, j'ai pris conseil. Un ami m'a prévenu : s'occuper d'enfants chaque heure du jour, tous les jours de la semaine, et tout au long de l'année est très exigeant. Étais-je prêt à me charger de ce fardeau ? Jusqu'alors, mon expérience des enfants, bien que profonde et très variée, avait été limitée. Lorsque je rentrais d'une excursion avec des neveux, nièces, filleuls ou quelque enfant de ma connaissance, je

retournais confortablement à mes occupations, laissant les parents de ces enfants se charger de les nourrir, les envoyer à l'école, prendre soin de leur santé et les guider dans la vie. Être parent est un travail à plein temps. C'est ce que j'ai découvert à partir de juillet 2002. Jour après jour, la nourriture doit être sur la table, les lits faits, les corvées également, et la maison entretenue. L'aide familiale m'aidait, mais à la fin de la journée, c'était moi qui restais seul responsable. Chaque fois que j'avais à quitter la maison pour des raisons professionnelles ou familiales, je devais trouver des remplaçants, recourant à un réseau d'amis qui heureusement étaient toujours prêts à m'aider dans ce genre de circonstances.

Une composante clé de mon rôle de parent est de fournir une éducation aux enfants. Et pour cela, il faut apprendre toutes les ficelles. Les bonnes écoles doivent être réservées au plus tôt, en février ou mars de l'année précédant la rentrée. La plupart de mes enfants vont, ou sont allés, dans les écoles qualifiées de « Modèle C', c'est-à-dire des écoles publiques mieux dotées en professeurs et en moyens, mais qui pratiquent également des tarifs plus élevés. Tous mes enfants sont devenus complètement multiraciaux. Participer aux réunions de parents est tout un art. Pour que ce soit un succès, vous devez étudier à l'avance et avec attention le dernier bulletin scolaire pour identifier les points faibles. Ensuite, vous demandez à votre enfant de vous parler de ses professeurs. Sans ce préalable, il serait quasiment impossible de parvenir à les identifier dans un couloir plein à craquer de professeurs et de parents. Vous vous armez donc de patience et vous vous mettez à la queue des autres parents. De retour à la maison, vous appelez votre enfant pour traiter avec lui, un par un, tous les problèmes relevés par les professeurs. Comment cela se fait-il que tu ne m'aies pas montré tes devoirs en anglais ? J'ai appris que tu perturbais un peu la classe ? Est-ce vrai ? Sais-tu que les prochains tests sont dans trois semaines ?

La santé est un autre motif de souci dans la vie d'un parent. Le premier enjeu est de discerner ce qui est important de ce qui ne l'est pas. Un de mes enfants demande sans cesse à aller chez le docteur, le pharmacien, le dentiste. Hormis quelques blessures de sport, rapidement guéries, il est en très bonne santé. Il faut que je comprenne les raisons de son anxiété. D'autres souffrent d'affections plus sérieuses. L'un deux est séropositif. Dans les premières années, du fait de l'absence de traitement, je devais me préparer au pire. Puis vinrent les antirétroviraux, au début à un prix exorbitant, puis gratuits mais avec l'obligation de faire la queue à l'hôpital public pour les obtenir, et seulement depuis peu disponibles dans les pharmacies de la ville via l'aide médicale. Pour mon fils et moi-même, cela a été un long chemin, mais, grâce à Dieu, son traitement, commencé il y a plus de dix ans, est un succès. Depuis lors, un autre membre de la famille, jeune adulte, a contracté le virus. Passé le moment du choc et de la difficulté à en parler, nous avons dû nous remettre en route, mais cette fois-ci avec le bénéfice de l'expérience. Récemment, on a diagnostiqué que l'un des garçons les plus âgés, qui travaille comme bénévole dans un quartier pauvre, avait la tuberculose. Pour lui, et pour moi par conséquent, cela a été une source de stress. Dans une famille, toutes les maladies ne sont pas graves. Le problème, c'est leur fréquence. Il ne se passe quasiment pas une semaine sans visite chez le docteur, le dentiste, le pharmacien ou le physiothérapeute. Je suis un bon client. Heureusement, la pharmacie du quartier est une de celles qui restent ouvertes tard le soir. Quand j'apprends un problème à l'heure du dîner, je prends l'enfant malade avec moi pour le montrer au pharmacien, avec l'espoir qu'une visite chez le médecin généraliste ne sera pas nécessaire.

Le rôle d'un parent ne se limite pas à fournir à ses enfants la nourriture, les vêtements et l'éducation. C'est aussi de fixer les limites. C'est peu dire qu'il s'agit là du plus grand défi de mon expérience en tant que père. Il y a eu, en particulier avec les adolescents, des moments où j'ai failli perdre espoir. Les enfants qui grandissent dans des institutions sont des survivants. Un foyer pour enfants est une jungle, où ils peuvent recevoir parfois de bons soins, mais peu d'affection. Pour obtenir ce dont ils croient avoir besoin, les enfants recourent à la tricherie, au mensonge, au vol ou aux brimades. Ils ont de la peine à comprendre qu'un parent puisse contrarier leur désir, non parce qu'il est contre eux, mais parce qu'il veut qu'il grandisse correctement et qu'il soit heureux. Ma première tâche, quand les enfants vinrent vivre avec moi, fut de défaire les mauvaises habitudes qu'ils avaient développées dans les institutions. Je ne sais pas si j'y ai totalement réussi, mais grâce à un travail difficile et obstiné, les compétences sociales de mes enfants se sont nettement améliorées.

Quand j'ai invité les enfants à vivre avec moi, je pensais naïvement que, nous trouvant en petit nombre, et avec une attention soutenue et un soutien affectif, les problèmes de comportement relevés quand ils étaient en institution seraient progressivement sous contrôle. Cela ne devait pas se passer ainsi. Presque tous — pas tous heureusement — ont été pris dans des incidents tels que perturber la classe, sécher les cours, être ivre dans la rue, voler ou se livrer à des actes indécents. Je me souviens d'une semaine au cours de laquelle j'ai eu à régler trois crises en même temps. L'adolescence est une période où les enfants poussent les limites jusqu'à leurs extrêmes, sans considération aucune pour les conséquences pour eux-mêmes ou leur environnement. C'est un temps de folie. Pendant ces moments éprouvants, mon autorité en tant que père était constamment testée.

Paradoxalement, ces obstacles ont fait de moi le père que je suis aujourd'hui. Avec le soutien et quelquefois la médiation de mes amis, j'ai réussi à tenir bon. Ma stratégie c'était de ne jamais renoncer, de ne jamais laisser une transgression, même minime, sans réponse. Le plus difficile était de faire admettre au contrevenant qu'il avait fait quelque chose de mal. Il niait catégoriquement, contre toute évidence. J'étais alors obligé de révéler ses mensonges.

Quand, après beaucoup d'efforts, on arrivait à une certaine forme de reconnaissance, j'imposais une sanction. Dans notre famille, il y a une hiérarchie de punitions, la plus importante étant ce que nous appelons « *grounding* » (« interdiction de vol »). Nous entendons par là rester dans sa chambre pendant une journée, ou une journée et demie, avec comme unique autorisation de sortie celle d'aller aux toilettes ou à la douche. Seules les infractions les plus graves sont punies de cette manière. Ce n'est pas très fréquent. Je demande toujours aux contrevenants s'ils sont d'accord d'être « *grounded* » (« interdits de vol »). « Est-ce que tu acceptes que je te traite comme un père le ferait ? » Oui. « Que fait un père quand un enfant fait quelque chose de mal ? » Entraînés sur ce terrain, ils n'ont d'autre choix que de répondre, avec quelque répugnance : « Il le punit. » Ce qui me permet de conclure : « C'est ce que je fais en ce moment. » Je leur donne alors une feuille de papier avec des questions comme « Comment pourrais-je réparer ce que j'ai fait ? » ou « Quel est mon objectif ? ». Quand le temps d'isolement est terminé, je les appelle et je leur demande à nouveau pourquoi ils avaient dû être « *grounded* ». Nous nous embrassons en signe de réconciliation.

Une seule fois, la conversation ne suivit pas le schéma habituel. Quand je lui ai demandé s'il me reconnaissait comme son père, le jeune coupable me répondit que non. « Si tel est le cas, tu peux t'en aller. La porte est ouverte. Moi, je te considère comme mon enfant, mais je ne peux pas être père seul. Si tu n'es pas mon enfant, je ne peux pas être ton père. » Il fit rapidement marche arrière. « Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu es mon père nourricier. » Je lui dis alors : « Très bien, mais rappelle-toi, au moment où tu atteindras tes dix-huit ans, en tant que père nourricier, je n'ai aucune obligation de continuer à m'occuper de toi. » Il répliqua : « Tu es mon père. J'accepte d'être "*grounded*". » C'était un jeu, mais je connaissais suffisamment mon fils pour savoir que j'avais une bonne chance de gagner la bataille. Ce rude échange marqua un tournant dans notre relation. Ceci m'amène à une autre dimension de la paternité. Ce que ces comportements erratiques de la part de mes enfants avaient en commun c'était d'alerter sur leur insécurité. Ils pensaient qu'ils n'arriveraient jamais à faire ce que l'on attendait d'eux. Tous les enfants sont comme cela, mais certains plus que d'autres. Parce qu'ils avaient grandi dans des institutions et subi des formes diverses de mauvais traitements, les miens étaient particulièrement vulnérables. Le premier devoir d'un père est de sans cesse rassurer ses enfants. Nous n'existons pas par nous-mêmes. Nous existons dans le regard des autres. Ce que les parents disent, montrent ou ressentent à propos de leurs enfants, revêt une importance primordiale. Avant que nous ouvrons la bouche, les enfants savent ce que nous pensons d'eux. Mais les mots sont importants. Nous ne félicitons jamais suffisamment nos enfants. Si j'ai fait quoi que ce soit de valable toutes ces années, ce fut de prouver à mes enfants qu'ils méritaient la confiance que je mettais en eux.

Quand il était au premier degré, mon petit dernier voulait que je voie son professeur tous les jours. Il a maintenu ce type d'attente jusqu'à ce qu'il ait treize ans. Il voulait être rassuré. Je n'ai pas tout de suite compris pourquoi. Aujourd'hui, il réussit très bien dans ses études.

Comme tous les enfants de leur âge, mes enfants ont eu des chagrins. Une famille heureuse est un lieu où l'on peut affronter en sécurité les sentiments de tristesse, de colère et de confusion associés à la perte. De ce point de vue, mes enfants ont été mes meilleurs professeurs. C'est en les écoutant, que j'ai découvert à quel point il est important de valider les émotions d'un enfant. Plus ils sont jeunes, plus c'est facile d'adopter l'attitude juste.

Quelques mois après le début de notre vie de famille, les deux plus jeunes, sept et dix ans, ont commencé à faire de mauvais rêves et à avoir des crises de pleurs incontrôlables. Ce fut pour moi une expérience effrayante, mais très utile. Ils exprimaient simplement à quel point leurs mères leur manquaient. Nous avons trouvé des moyens de négocier avec cette immense douleur. Pour l'un deux, ce fut de faire un dessin de sa mère et l'autre me raconta l'histoire qu'il voulait que l'on écrive. Le dessin et l'histoire furent ensuite brûlés dans un feu à l'extérieur. Nous avons allumé des bougies et créé une prière spéciale pour leurs mères et les autres personnes absentes de leurs vies. Plus tard, ils ont confectionné des boîtes à souvenirs. Tous deux sont maintenant des adolescents. Ils retournent encore de temps à autre à leur boîte à souvenirs.

Ces dernières années, les liens entre notre famille et la communauté dominicaine locale, dont je suis un membre non-résident, se sont renforcés. Le samedi soir, nous nous joignons aux frères pour prendre un verre et le dimanche matin, ceux d'entre nous qui vont à l'église — leur

nombre est variable — choisissent entre la messe de 8 heures et la messe des étudiants à 9h30. Mes enfants sont constamment en relation avec les étudiants dominicains. Ils échangent des CD, vont à des soirées et discutent politique. Au cours des dix dernières années, cinq baptêmes ont été célébrés dans notre famille, le dernier cette année. Je ne me suis jamais vu comme un missionnaire. Ce sont plutôt les Sud-Africains qui sont des missionnaires à mon égard. Mais là, j'en ai été un. Sans le vouloir, j'ai été l'instrument de plusieurs conversions à l'Eglise catholique. Je m'empresse de dire que l'un des enfants a entre-temps rejoint une église pentecôtiste. Nous avons ainsi des discussions théologiques animées autour de la table du dîner.

Même s'il existe des précédents, en Afghanistan par exemple ou, plus près de nous, dans l'Est Rand, ce n'est pas courant qu'un frère dominicain élève des enfants. Vivre en dehors de la communauté est moins exceptionnel. Partout dans le monde, des frères dominicains sont autorisés à vivre *extra conventum* pour des raisons liées au ministère, comme le travail en paroisse, l'aumônerie des sœurs ou l'enseignement. C'est mon statut actuel dans l'ordre Dominicain. En 2002, après un temps de discussion et de discernement avec le provincial, le chapitre de la communauté locale et le conseil provincial ont formellement approuvé ma décision d'élever des enfants.

Mais c'est plus qu'une question de statut. La réalité est que ma loyauté est double, envers un ordre religieux dans lequel j'ai fait profession il y a trente ans, et envers un groupe d'enfants, certains étant adultes, dont je suis le père. Tisser ensemble ces deux identités n'est pas chose aisée. Comme c'est le cas pour un homme qui doit choisir entre sa carrière et sa famille, elles sont cause de moments de tension. Le point d'ancrage c'est la vocation de l'ordre dominicain qui est de prêcher « aux frontières », selon l'expression employée par un récent chapitre général.

Alors même qu'elle tient un discours sur les valeurs familiales et concentre ses efforts sur un petit nombre de familles de la classe moyenne qui se retrouvent dans les structures paroissiales, l'Eglise est particulièrement absente du réel terrain de la famille, c'est-à-dire des multiples manières dont des hommes, des femmes et des enfants font les familles d'aujourd'hui. Que cela nous plaise ou non, si tant est qu'il ait jamais existé, le temps du modèle familial unique, fondé sur le mariage, n'est plus. En Afrique du Sud, deux tiers des enfants sont élevés par des mères célibataires. Dans les pays chrétiens, le mariage devient de plus en plus un choix de minorité. Dans ce contexte, il est plus nécessaire que jamais de créer des espaces où les enfants peuvent grandir et réaliser tout leur potentiel sous la conduite de parents aimants, quels qu'ils soient. J'aime à croire que notre manière de vivre ensemble, mes enfants et moi, au-delà du fait d'être « juste » une famille, représente aussi une forme de ministère chrétien.

Quand la paternité ne va plus de soi ...

Un détour par les récits bibliques

Sabine Ginalhac

Un constat convenu

A en croire nombre d'analyses de sociologues et psychologues de la famille, être père (et même plus généralement parent) aujourd'hui, dans nos sociétés occidentales, cela n'irait vraiment plus de soi.

Si tant est que ça l'ait jamais été, il est difficilement contestable que le piédestal sur lequel les pères de la première moitié du XX^e siècle et des siècles précédents étaient, de leur propre chef ou pas, juchés au motif principal d'être des hommes susceptibles d'engendrer, ce piédestal a vacillé pour s'effondrer quasi totalement. Être père n'est plus un statut de droit (encore moins de droit divin !), une position de surplomb naturellement conférée par la mère, mais un rôle à construire, voire à conquérir. La toute-puissance paternelle, si longtemps structurante de l'ordre social, a été battue en brèche, exigeant une redéfinition du rôle paternel. Pour l'historien André Rauch¹, la recherche d'une définition du rôle du père date de 1968, année qui est aussi l'année où les Français ont été invités pour la première fois à lui souhaiter sa fête, deux ans avant que la loi n'entérine l'autorité parentale conjointe et, dans son sillage, la disparition de la puissance paternelle. Ce n'était là que le premier jalon visible d'une vague de mutations en série affectant le couple et la famille et que certains sociologues n'hésitent pas à qualifier de "révolution anthropologique". Le mariage a cessé d'être le point de passage obligé pour constituer une cellule familiale, et les couples se font et se défont parfois plusieurs fois dans le cours d'une vie (on compte désormais 47 divorces pour 100 mariages). Couple conjugal et couple parental sont de plus en plus souvent décorrélés, autorisant des façons nouvelles et plurielles de "faire famille", au sein desquelles l'autorité parentale se partage ou se divise : familles recomposées (1,2 million d'enfants vivent avec un de leur parent et un beau-parent), familles monoparentales (une famille sur cinq²) quand les liens de filiation se défont avec les liens de couple, mais aussi homoparentales. En plus de l'adoption, le recours aux techniques d'assistance médicale à la procréation (AMP : dons de gamètes, gestation pour autrui) jouent un rôle important dans cette démultiplication des pères et mères potentiels, pouvant associer jusqu'à cinq personnes : deux pères, - le père géniteur donneur de sperme et le père social désigné par la loi - et trois mères, la génitrice donneuse d'ovocytes, la mère qui porte l'enfant et accouche, la mère d'intention, reconnue ou non par la loi, selon la définition de la maternité en vigueur dans la société. La paternité, longtemps réputée certaine, voit ses contours devenir flous. Le champ de la paternité

¹ Cité par Dominique Fonlupt, "Être père aujourd'hui, un rôle à réinventer", *La Vie*, 16.06.2011.

² Chiffres concernant la France, fournis par la revue *Sciences Humaines*, "Comment être parent aujourd'hui", No 232, décembre 2011.

a perdu de sa spécificité, et cette perte s'articule avec une nouvelle crise durable de la virilité que Jean-Jacques Courtine voit comme une véritable "submersion des énergies viriles"³.

Déstabilisation, remises en cause, questionnements, doutes ; mais aussi opportunité, aventure à découvrir, à apprivoiser, à vivre et à déployer. Dans ce passage, les liens pères-enfants y ont gagné de la richesse, de la profondeur. Les pères participent désormais à la grossesse et à l'accouchement, avec parfois un vécu intense de ces moments qui s'exprime dans le corps par ce que l'on nomme des symptômes de couvade (nausées, fringales, variation de l'humeur, et parfois même augmentation du taux de prolactine, l'hormone qui provoque la lactation).

Pourquoi la Bible ?

Face à cet immense chantier, pourquoi se tourner vers les récits bibliques qui, dans les souvenirs de beaucoup d'entre nous, sont associés à une sorte d'âge d'or de ce patriarcat pour nous irrémédiablement perdu ?

D'abord parce que la Bible se donne à lire comme un recueil d'expériences de vie humaine, et de vie avec Dieu. Ensuite, pour avoir l'opportunité de sa laisser mettre en route et déplacer, et sûrement pas pour y glaner des assurances, des vérités, voire des recettes. En effet, l'écriture des récits bibliques ne procède jamais par thématisation, élucidation d'une problématique, mais par approches successives, différenciées et non exhaustives. A ce titre, si nous savons être attentifs aux harmoniques des récits dans leur diversité, à leurs failles, à leurs réserves et contradictions, si nous les laissons consonner et résonner en nous, ils peuvent nous ouvrir des perspectives surprenantes, nous aider, ou nous inciter, à sortir de notre logique binaire : père/mère, biologique/sociale, enfant/pas enfant. Une seule condition : s'engager dans une lecture confiante, bienveillante, attentive aux signes de croissance et d'espérance, et non dans une lecture savante, dogmatique, ou même théologique.

Après un très bref rappel anthropologique, je vous propose donc de nous risquer à répondre à cette invitation à réhabiliter l'inattendu, parfois même le non-conformisme, en allant à la rencontre de quelques figures de pères bibliques. Cette incursion est fortement inspirée par la démarche originale de Philippe Lefebvre, qui, au fil de ses livres, nous introduit toujours plus avant dans une intelligence de la Bible comme matrice de récits d'humanité, parole vibrante de vie pour notre aujourd'hui.

La condition humaine, une condition de fils

Même si cela a un caractère d'évidence, rappelons que la condition humaine est une condition de fils. En effet, aucun humain n'est la source de lui-même : impossible d'être père si l'on n'a pas d'abord été fils. Chacun de nous est précédé ; il vient s'inscrire dans cette longue

³ Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la Virilité*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 9

chaîne des générations qui remonte à des temps immémoriaux. "La paternité humaine est en définitive une paternité de fils."⁴

Le philosophe Michel Henry va même plus loin en affirmant que nul n'est père, nul n'est fils, puisque personne ne peut recevoir la vie d'un autre homme, pas plus que la donner lui-même. Chacun de nous est donné à lui-même, engendré dans la Vie absolue, qu'est Dieu, comme fils de Dieu. C'est cette nouvelle condition de Fils de Dieu, "notre condition réelle"⁵, une condition subversive mais qui est notre vérité intime, essentielle, que Jésus Christ, le Fils du Père qui ouvre la voie à une multitude de fils, vient nous révéler.

La filialité définit donc la condition humaine dans un registre qui est celui d'une dépendance essentielle. Par ailleurs, la paternité est une réalité construite. En effet, contrairement à la femme, l'homme n'est pas père dans son corps, "selon la chair". Il le devient en prononçant la parole de reconnaissance⁶, - "Tu es mon fils" -, par laquelle il fait place à l'enfant dans sa généalogie, en même temps qu'il y prend lui-même place comme relais de la vie, père. C'est cette parole même que Jésus reçoit lors de son baptême ("Tu es mon fils, le bien-aimé, en toi je me plais." : Mc 1,11) en laquelle il se découvre Fils de Dieu, le Père divin, et en même temps que Dieu est manifesté comme Père. C'est donc en fait le fils qui permet à son géniteur de devenir père. En hébreu, le mot fils 'ben' signifie à la fois fils et bâtisseur ; c'est le fils qui bâtit la lignée du père, qui lui permet de se multiplier au-delà de lui-même, dans les générations à venir, à l'infini.

Un père, c'est donc avant tout un fils que son fils fait père ; voilà une définition qui nous permet d'entrer de plain-pied dans les expériences de vie de nos ancêtres bibliques.

Abraham,

le père dont la paternité passe par la confrontation à la mort du fils

Abraham réunit en sa personne ces deux caractéristiques aussi mystérieuses que contradictoires, qui lui vaudraient aujourd'hui une psychanalyse bien sentie : le désir ardent de l'enfant et l'acceptation, a minima tacite, de sa mort.

C'est sur un appel que s'ouvre l'histoire d'Abraham : "*Va pour (vers) toi, hors de ton pays, hors de ta famille et hors de la maison de ton père, vers le pays que je te ferai voir.*" (Gn 12,1). Ce qui est demandé à celui qui n'est encore qu'un fils, celui de Terah, c'est de quitter sa sécurité, de s'arracher à ce qui l'enracine, sa terre, sa famille, la maison de son père. Et pour aller où ?

⁴Jean-Pierre Batut, "La nomination paternelle est-elle une usurpation ?", *Communio*, No XXXIV, 6, nov.- déc. 2006, pp. 12-26

⁵ "L'appellation de Fils de Dieu qui nous est décernée à travers l'Évangile, n'est pas une métaphore, c'est notre condition réelle qu'elle qualifie." (Michel Henry, *Paroles du Christ*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 46)

"L'affirmation de la virginité de Marie cache mal, derrière son contenu apparemment absurde, la thèse essentielle du christianisme, à savoir qu'aucun homme n'est le fils d'un homme, et pas davantage d'une femme, mais seulement de Dieu (...). Dans la vérité du monde tout homme est le fils d'un homme, et donc aussi d'une femme. Dans la Vérité de la Vie tout homme est fils de la Vie, c'est-à-dire de Dieu lui-même." (Michel Henry, *C'est moi la vérité*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 91)

⁶ Pour Paul Ricœur, "l'engendrement est de nature, la paternité est de désignation" (dans *Le Conflit des interprétations. Essai d'herméneutique*, Seuil, 1969, p. 461)

Abram⁷ n'en sait rien. Si Abram ignore la destination géographique de cet exil, il sait quel en sera le fruit : la bénédiction des fils (cinq occurrences du verbe

'bénir' sur deux versets : Gn 12,2-3). Non seulement il sera béni lui-même, celui qui répond à l'appel de YHWH, mais plus encore, il deviendra une bénédiction pour "*tous les clans de la terre*". L'enjeu est de taille : de son acquiescement à l'ordre de Dieu (comme de celui de Marie) dépend la bénédiction de l'humanité entière, démultiplication de la vie donnée par

Dieu. Plus étonnant encore, la promesse annonce également une descendance : « *Je ferai de toi une grande nation* ». Le réalisme voudrait toutefois qu'Abram reste réservé devant celle-ci : il a déjà soixante-quinze ans (Gn 12,4) et sa femme Saraï est stérile (Gn 11,30) ; comment imaginer qu'un grand peuple sorte de ce couple ?

Abram obtempère sans poser de questions (ce qui n'est pas si fréquent que cela dans la Bible : voir les atermoiements de Moïse, Gédéon, Osée, etc.). Il n'hésite pas un instant. Il est prêt à partir pour devenir père, source de fils et de bénédictions ; tant il est clair pour l'homme biblique que la bénédiction passe par les fils. Et c'est seulement à ce moment-là que le texte précise que ce pays que YHWH n'avait pas nommé, c'est le pays de Canaan, celui-là même qui était le but de Terah, son père. Ainsi, même si Abram quitte la maison de son père, son départ s'inscrit dans le projet de sa lignée ; la volonté de Dieu emprunte les voies des projets de vie des hommes (ou serait-ce l'inverse ?). D'une certaine manière, Dieu prend le relai de Terah pour conduire Abram. "*C'est à ta descendance que je donnerai ce pays*" (Gn 12,7). Promesse magnifique s'il en est, mais qui ne fait qu'accentuer le manque de plausibilité de la situation : voilà un couple qui ne constitue déjà pas le candidat idéal pour avoir une progéniture nombreuse, et qui est censé être à l'origine d'un peuple qui entrera en possession d'un pays déjà occupé par les Cananéens (Gn 12,6b). Et pourtant, "*à Dieu tout est possible*" (Mc 10,27), surtout si l'homme se fait le partenaire de son projet de vie.

Pour autant, même les promesses divines peuvent s'avérer longues à se réaliser ! "*Seigneur Dieu, que me donneras-tu, à moi qui m'en vais privé d'enfant ?... Voici que tu ne m'as pas donné de descendance.*" (Gn 15, 2s), se risque à rappeler Abraham, pour qui le seul vrai don, celui qui ouvre l'espace de la bénédiction, c'est la descendance, l'entrée en paternité. Mais finalement, des fils, Abraham va en avoir : deux, nés successivement de deux femmes, la servante et sa maîtresse⁸. Et, plus intéressant, ces fils tant désirés, Abraham va les envoyer vers la mort.

Mais reprenons les événements dans leur chronologie.

Saraï, l'épouse d'Abram (qui est en même temps sa demi-soeur) ne parvenant pas à enfanter (Gn 11,30 ; "*pour elle pas d'enfanceau*", selon la belle traduction André Chouraqui), elle se résigne à pousser Abram dans les bras de sa servante, Hagar (Gn 16,1-3) pour qu'elle lui donne un fils. Mais voilà que la servante devenue enceinte, son arrogance insupporte Saraï, qui

⁷ Rappelons qu'Abram reçoit de YHWH, en même temps que la promesse de fécondité, un nom nouveau pour lui et pour Saraï, qui ouvre au couple une destinée nouvelle (Gn 17,1-16). Abram, '*père exalté*', devient Abraham, '*père de multitude*' ; Saraï, '*ma princesse*' (ou même plus littéralement, '*mes princes*'), devient Sarah, '*princesse*' : enfin princesse d'elle-même, condition nécessaire pour transmettre la vie. Le changement de nom (également vécu par Jacob, Pierre, ...) est le signe par excellence de l'entrée dans la nouvelle filiation, sans pour autant que cela implique un reniement de la filiation naturelle.

⁸ Une alliance peu conventionnelle que nous retrouverons avec les deux sœurs Rachel et Léa et leurs servantes.

lui fait payer l'intention supposée de la "*rendre petite*" par des mauvais traitements (Gn 16,5). Ne trouvant aucun soutien auprès d'Abram qui reste dans une position prudente de spectateur de ces histoires de femmes en mal d'enfant (Gn 16,4-6), Hagar est acculée à la fuite. C'est dans le désert, au lieu du dénuement et du danger extrême, que cette femme païenne, réduite à "être un ventre" (la première "mère porteuse" de l'histoire !) va vivre à deux reprises une expérience de Dieu extraordinaire. Ambivalence du désert, lieu de mort, mais aussi lieu de la rencontre avec Dieu. Elle, la servante païenne en fuite devant ses maîtres hébreux, est reconnue et interpellée par le messenger de YHWH et reçoit la même promesse de "multiplication" (Gn 16,7-10) que celle qui vient d'être adressée à Abram (Gn 15,5). De façon inattendue, Dieu bénit la rebelle, celle qui ne plie pas devant l'ordre des hommes, et qui va ainsi accéder au statut de sujet de sa propre histoire. Dans cette situation mortifère, Hagar vit la première annonce de l'histoire biblique : "*Te voici enceinte, tu enfanteras un fils et tu appelleras son nom Ismaël (Dieu entend) car YHWH a entendu ta détresse.*" (Gn 16,11). C'est quasiment dans les mêmes termes que l'ange Gabriel s'adressera à Marie (Lc 1,32). Pour autant, c'est dans le concret de la vie que le partenariat avec Dieu se vit, et Hagar doit retourner chez sa maîtresse, retrouver sa position de servante, affronter la jalousie de Saraï et la lâcheté d'Abram (Gn 16,9). Hagar enfante Ismaël et fait Abram père (Gn 16,6).

Mais voilà que Saraï devient enfin mère, après qu'YHWH l'ait « visitée » comme il l'avait promis (Gn 21,1-8). Cette maternité réveille ses griefs contre Hagar : elle ne supporte pas que le fils de la servante puisse faire de l'ombre au fils de la maîtresse. A nouveau, Hagar est chassée au désert, cette fois-ci avec son enfant (Gn 21,8-21). A nouveau, Abraham obtempère à l'exigence de Sarah, à contrecœur mais rassurée par la parole de YHWH qui l'assure que c'est par Isaac que sa descendance se construira. En dépit d'une apparente répétition⁹, la situation a néanmoins changé : en effet, ce n'est plus seulement la vie d'une servante qui est menacée, mais celle du fils d'Abraham. Mais la présence de Dieu à la vie des hommes et des femmes ne change pas, elle : non seulement il sauve à nouveau la vie du fils et de la mère, mais il confirme la bénédiction promise à Ismaël, en donnant place au rôle de la mère qui doit "*tenir fort le garçon par la main*" (Gn 21,18). Celui qui est le père, qui sauve la vie des siens, c'est donc Dieu, et non pas le père biologique, Abraham qui n'avait donné aux fugitifs que "*du pain et une outre d'eau*" pour tout viatique. "Avant que Dieu n'envoie Abraham et son fils Isaac sur la montagne qu'il leur indique, on sait qu'il veut la vie des fils d'Abraham. On apprend aussi que le Père du fils de la servante sans mari est Dieu lui-même." ¹⁰

Tout pourrait être pour le mieux dans cette famille centrée sur Isaac, devenue tout à fait 'conforme'. Mais décidément, il est interdit à Abraham de s'installer. Abraham, n'a plus qu'un seul fils¹¹ ; se trouvant d'ailleurs ainsi en contradiction avec le nom que YHWH lui a donné : le "père de multitude" (Gn 17,5), et il va le perdre, puisque le voici maintenant sur le point de mettre lui-même à mort Isaac, le fils chéri (Gn 22). "*Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, et va pour toi vers le pays de Moriyya et là, fais-le monter en montée (en*

⁹ Même si la critique biblique incite à considérer ce deuxième récit comme une seconde version du premier, il reste intéressant pour notre lecture de l'entendre dans sa spécificité.

¹⁰ Philippe Lefebvre, *Livres de Samuel et récits de résurrection. Le Messie ressuscité "selon les Écritures"*, Paris, le Cerf, 2004, p. 237

¹¹ D'après Marie Balmary, *Le sacrifice interdit : Freud et la Bible*, Paris, Editions Grasset 1986 (rééd. 1989), pp. 192-206

holocauste) sur celle des montagnes que je t'indiquerai" (Gn 22,2). Interpellation divine en tous points étrange, et même dans sa partie la plus incontestable, celle qui désigne les protagonistes ! Le lecteur sait bien qu'Isaac n'est pas l'unique fils¹² d'Abraham, puisqu'il en a trois. Il a d'abord adopté Eliézer, son serviteur ; puis il a eu Ismaël, le fils chassé, et enfin Isaac. Alors que la parole divine avait toujours été porteuse de promesse de vie, cette même parole vient maintenant lui demander l'impensable, l'indicible, l'immolation du fils de la promesse. Dieu voudrait-il la mort des fils ? Comment le Dieu qui vient de sauver la vie d'un autre fils, Ismaël, envoyé au désert par son propre père, peut-il exiger le sacrifice du fils par lequel il a justement choisi de faire passer l'alliance ?

Quoi qu'il en soit, aucun doute à avoir : le fils dont parle YHWH, c'est Isaac, le fils de la vieillesse, le fils de la promesse, l'enfant miraculeux, surinvesti. "La première épreuve d'Abraham consiste à déchiffrer la demande divine."¹³, dit Marie Balmory, ajoutant qu'Abraham arrive vers Dieu "encore plein d'idoles" et que, dans un premier temps, Dieu se laisse prendre comme tel, car l'accession à la paternité passe forcément par l'expérience de la chute des idoles : idole divine, idole du père tout-puissant, idole du fils adoré. Cette épreuve a donc à voir avec sa difficulté à être père liée à la difficulté qu'il a eue à être fils : un père ne peut transmettre une filiation que pour autant qu'il ait réussi à habiter sa place de fils¹⁴. On peut aussi relever qu'Ismaël et Isaac représentent, pour Abraham, deux manières d'entrer en paternité. S'il est clairement désigné comme le géniteur d'Ismaël ("*Abraham alla vers Hagar qui devient enceinte.*" : Gn 16,4), pour Isaac, il semble que tout se fasse sans lui ; c'est une affaire entre Dieu et Sarah ("*YHWH visita Sarah comme il l'avait dit et fit pour elle ce qu'il avait déclaré selon sa parole. Sarah devint enceinte et donnant un fils à Abraham en sa vieillesse.*" : Gn 21,1s) ; il n'en devient le père qu'en lui donnant son nom, et en pratiquant sur lui la circoncision (Gn 21,4) : c'est une paternité symbolique. Abraham, qui a déjà eu beaucoup d'hésitation et de difficulté à devenir époux¹⁵, n'est pas encore père, pas davantage d'Isaac que d'Ismaël. Il n'a pas su assumer son rôle paternel de tiers séparateur entre la mère et le fils : Sarah dit : "*mon fils Isaac*", Isaac lui appartient, à elle seule (Gn 21,10). Dès lors, la situation d'Isaac est limpide : il n'a pas de frère, pas de père non plus ; il a seulement une mère, à l'amour envahissant. Cette épreuve va être pour lui l'opportunité d'être délié (la tradition juive nomme cet événement *Aqedah*, ligature) de ses parents.

"*Va pour toi [...] pars pour le pays de Moryya*". Avec cet appel, Abraham se trouve ramené au jour où il a entendu le premier appel de Dieu à tout quitter pour aller vers lui-même (Gn 12,1). Après avoir sacrifié son passé, à présent, c'est son avenir qu'il devrait sacrifier : le sien propre, mais aussi celui de "*tous les clans de la terre*", bénéficiaires, à travers lui, de la bénédiction divine. Est-ce là le pays que YHWH avait promis à Abraham de lui faire voir lors de son premier appel (Gn 12,1) ? D'une certaine manière, oui ! Abraham ne peut pas devenir

¹² Isaac, fils unique, comme Jésus qui ouvre la porte de la filiation divine à une multitude de fils.

¹³ André Wénin, "Les 'sacrifices' d'Abraham et d'Anne : regards croisés sur l'offrande du fils.", *ETHR*, 76, (2001), p. 513

¹⁴ Pour rappel : Abram, marié à sa demi-sœur, Sarai, est resté sans enfants, dans la maison de son père Terah jusqu'à la mort de ce dernier.

¹⁵ A deux reprises, Abram, sous prétexte d'assurer leur sécurité, n'hésite pas à pousser Sarai dans les bras d'un autre homme, Pharaon (Gn 12) puis le roi Abimélekh (Gn 20), en la faisant passer pour sa sœur.

"père d'une multitude" sans renoncer à quelque chose dans la relation avec son fils chéri, sans 'couper' le cordon comme on 'coupe' une alliance (21,7).

Père et fils se mettent donc en route et, en dépit de la dramaturgie qui se met en place, un dialogue s'établit entre eux : "*Isaac parla à son père Abraham : 'Mon père', dit-il, et Abraham répondit : 'Me voici, mon fils'.*" (Gn 22,7-8) Abraham répond à son fils, dans les mêmes termes qu'il a répondu à Dieu, ces mêmes mots que le jeune Samuel (1 S 3) et les prophètes reprendront à leur compte lorsque YHWH viendra les appeler. La seule réponse que le père peut faire à son fils, embarqué dans cette épreuve commune, c'est une réponse de fils, celle de la confiance dans le Père : "*YHWH verra pour lui l'agneau*" (Gn 22, 8). Dieu seul sait ce qui doit être sacrifié.

L'expérience d'Abraham c'est que Dieu a toujours sauvé sa vie, souvent mise en danger.

"Pour Abraham, mener son expérience de père jusqu'à son terme, c'est croire que Dieu sera pour Isaac le Père qu'il a déjà été pour lui."¹⁶ Et il a raison d'avoir confiance, puisque, comme avec Job, Dieu ne va pas jusqu'au bout de l'épreuve, il finit par reculer. Plus exactement, il se retire, pour laisser Abraham et Isaac advenir à leur juste place de père et fils. A la faveur de ce retrait du Père, Abraham entre réellement dans son rôle de père, dans sa pleine maturité.

Ce qu'Abraham sacrifie c'est lui-même, le père possédant son fils : "il a sacrifié le sacrificateur."¹⁷ Le changement du nom de Dieu vient à l'appui de cette lecture. En effet, si c'est Elohim, - le nom du Créateur dans sa forme plurielle qui remplace tous les autres dieux, précisément ceux qui exigeaient des hommes toujours davantage de sacrifices -, qui demande le supposé sacrifice (Gn 22,1), c'est YHWH, - le tétragramme qui ne peut être prononcé parce qu'il ne saurait épuiser Dieu sous peine d'en faire une idole, le nom propre du Dieu Unique qui entre en alliance avec un sujet, un homme debout -, qui l'arrête (Gn

22,15). En guise d'agneau du sacrifice, c'est un bélier qui prend la place d'Isaac ; le bélier, père de l'agneau ; sacrifice du père dominateur, tout-puissant, pour accéder à la place réelle de père, capable de se retirer pour laisser la place à la génération suivante ; passage de la possession à l'alliance. Abraham doit se retourner pour voir le bélier qui est "*derrière*" (Gn 22,13) : se retourner, donc convertir son regard, le regard qu'il portait sur sa relation père-fils avec Isaac, mais aussi sur sa relation fils-père avec Dieu. Le bélier sacrifié à la place d'Isaac a les cornes prises dans un buisson. Absalom, le fils de David qui complotait pour prendre sa place sur le trône, le fils qui ne pense pouvoir être fils qu'en tuant le père, meurt la chevelure prise dans la ramure d'un grand térébinthe (2 S 18,9-17). Autant d'indices qui nous invitent à déplier les significations possibles de cet épisode si provocateur !

Le père et le fils qui étaient montés ensemble, sont maintenant séparés, différenciés. L'appel adressé à Abraham était de permettre à son fils de vivre ce que lui-même avait vécu en tant que fils : quitter la maison du père, aller sur son propre chemin de vie. Abraham a su « accepter que ses propres démarches soient accompagnées et dépassées par l'action de Dieu, dans une mesure dont il n'est pas le maître »¹⁸. Il a renoncé à garder Isaac pour lui ; il ne l'a "*pas retenu*" (Gn 22,15), ne l'a pas empêché d'aller vers Dieu, vers son origine divine.

¹⁶ Philippe Lefebvre, Viviane de Montalembert, *Un homme, une femme et Dieu*, Paris, le Cerf, 2007, p. 116

¹⁷ Marie Balmay, *op. cit.*, p. 205

¹⁸ Philippe Lefebvre, *Joseph, l'éloquence d'un taciturne*, Paris, Editions Salvator, 2012, p. 53

L'origine d'Isaac, ce n'est pas Abraham ; Isaac doit vivre ce passage, qui est une seconde naissance, cette naissance d'en haut que son père Abraham a vécue en recevant un nouveau nom¹⁹. "Abraham a vu le *fi*ls sauvé par le Père, il a vu le *fi*ls du Père dans son fils comme en lui-même. Isaac, ..., le premier d'une longue lignée de *fi*ls clairement identifiés dans l'évangile de Jean comme ceux '*qui ne sont nés ni du sang, ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu*' (Jn 1,13)."²⁰ Dès lors, la vie du fils peut se déployer. Isaac peut maintenant aller vers sa vie d'homme adulte, délié. D'ailleurs, l'annonce de la naissance de Rebecca (future épouse d'Isaac) et de la mort de Sarah suit presque aussitôt le récit de l'*aqedah*. Abraham, lui, est délié de son image d'un Dieu inhumain. Tout est prêt pour que la promesse de la multiplication des descendants d'Abraham s'accomplisse.

Et en effet, l'épreuve père-fils traversée, dans l'écoute de la parole de Dieu ("*parce que tu as écouté ma voix*") se traduit par le renouvellement des promesses d'une bénédiction démultipliée à l'infini qui rejaillira sur "*toutes les nations de la terre*". Passage vers un à-venir non écrit, "hors destin", où va se déployer cette vocation essentielle de tout humain à la liberté et à la responsabilité de devenir père en se sachant fils. Abraham donne un nom au lieu vers lequel un père et un fils sont montés, et dont deux fils de Dieu sont descendus : "*YHWH voit*" (22,14), car, dit-il, "*c'est sur la montagne que YHWH est vu*". Cela n'est pas sans faire écho au nom donné par Hagar, au lieu où elle a vécu l'expérience que Dieu sauve toujours la vie des fils : "*le puits du Dieu qui me voit*" (Gn 16,14)²¹. C'est elle, la servante, l'étrangère, qui a ouvert la voie pour Abraham et Isaac.

Jacob, un amoureux à qui ses fils doivent apprendre à devenir père

Avant de devenir la belle figure de patriarche biblique de nos iconographies, le père des douze tribus d'Israël qui meurt paisiblement entouré de ses fils après les avoir bénis un à un,

Jacob est un homme tiraillé entre ses quatre femmes.

Pris au piège de la ruse de son oncle Laban, Jacob se voit contraint d'épouser d'abord la sœur aînée, Léa, avant de pouvoir accéder à l'élue de son cœur, la cadette, Rachel ("*il aime aussi Rachel plus que Léa.*" : Gn 29,30). Puis, après avoir pu enfin prendre Rachel pour épouse, le voilà donné par les deux soeurs à leurs servantes respectives Zilpa et Bilha, et précipité dans un tourbillon d'enfantements, tiré à hue et à dia, réquisitionné comme tâcheron de l'engendrement (Léa lui dit : "*Je t'ai pris à gage contre les mandragores*" : 30,16) : une histoire biblique de maternité bien peu conformiste, une "maternité diffractée sur quatre femmes"²², une maternité utilisée, par des femmes intrépides et intelligentes²³, comme arme pour conquérir l'amour de l'époux.

¹⁹ Selon Marie Balmay, *op. cit.*, pp. 192-206

²⁰ Philippe Lefebvre, Viviane de Montalembert, *op.cit.*, p. 117

²¹ Signalons l'importance du verbe 'voir' dans ces deux textes de la geste d'Abraham, comme d'ailleurs dans l'appel de Moïse.

²² Philippe Lefebvre, Viviane de Montalembert, *op. cit.*, p. 67

²³ Même si les modalités d'expression de cette intelligence peuvent nous déranger, ces femmes qui sollicitent tous les moyens à leur disposition, s'appuyant les unes sur les autres jusqu'à s'utiliser mutuellement, pour que la vie avance, forcent notre admiration car elles savent dans leur chair que les fils viennent d'abord de Dieu.

La famille de Jacob constituerait donc un parfait cas d'école de recomposition familiale : douze fils et une fille, nés de quatre femmes différentes. Mais voilà justement où cette histoire nous rejoint : pas facile de trouver sa place de père dans une telle configuration, quand bien même serait-on celui qui a "lutté avec Dieu" (Gn 32,29). Cette place de père, Jacob va devoir la recevoir de ses fils, plus particulièrement de Joseph et Juda, à l'issue d'une saga riche en rebondissements, qui est le sujet du 'roman de Joseph' (Gn 37-50).

Joseph est le fils préféré de Jacob : il est le fils de la vieilleuse mais surtout le premier fils que lui a donné Rachel, l'épouse chérie, morte en donnant naissance au cadet Benjamin.

Rappelons que c'est cette même configuration de fils préféré par sa mère au détriment de son frère jumeau qui avait plongé Jacob dans les tribulations. L'injustice subie par les frères de Joseph, du fait de cette préférence largement affichée de leur père, est encore aiguisée par la peur que suscitent les rêves de leur jeune frère. En effet, Joseph est un rêveur communicatif, qui n'hésite pas à faire part de ses rêves à son entourage, même lorsque ceux-ci le mettent en scène dans une position de nette domination sur le reste de la famille.

Cette situation de compétition dans la fratrie nourrit jalousie et haine dans le cœur des frères de Joseph qui conçoivent alors le projet de le tuer. Ils vont finalement épargner sa vie, davantage par peur de la portée de leur geste ("verser son propre sang") que par réelle compassion. Ils le vendent à des marchands qui vont l'emmener comme esclave en Égypte, ce qui ne les empêche pas de laisser croire à Jacob que son fils chéri est mort.

De façon totalement inattendue, Joseph réalise une extraordinaire ascension en Égypte et devient l'homme de confiance de Pharaon, notamment grâce à sa capacité d'interprétation des rêves (Gn 40,1-41,44) : revoilà ces fameux rêves qui ont cristallisé la haine dans la fratrie.

Après treize années de galère, la boucle est bouclée. Joseph qui avait tout perdu, qui avait été chassé de la maison de son père, fonde sa propre maison. Il reçoit un nom égyptien, épouse la fille d'un prêtre égyptien, engendre deux fils dont les noms résument le chemin parcouru par leur père, de l'infamie de l'esclavage à la glorieuse réhabilitation : Manassé, "*Dieu m'a fait oublier toute ma peine et toute la maison de mon père*", et Éphraïm, "*Dieu m'a fait fructifier dans le pays de mon humiliation*" (Gn 41,50-52). A ce stade, Joseph a changé de lignée. Il semble avoir complètement oublié d'où il vient.

Le récit pourrait s'arrêter là : Joseph entre dans la gloire et le bonheur, il est récompensé pour son courage dans l'épreuve, et plus que restauré dans sa dignité puisqu'il passe du statut d'esclave à celui d'intendant d'un royaume puissant. Mais cet heureux dénouement ne règle pas pour autant la crise familiale ; il faut que, d'une façon ou d'une autre, ses frères et son père soient associés à ce bonheur. Et Joseph est maintenant prêt à affronter son passé.

Les circonstances vont l'y aider. En effet, la famine sévit bientôt dans tout le pays jusqu'à Canaan. Joseph, qui a constitué des réserves de grains faramineuses, se trouve donc en position de vendre des denrées, non seulement à son peuple d'adoption, mais aussi à ses frères venus en Égypte chercher de quoi survivre à la famine. Il est troublant de constater que Joseph se trouve dans la même situation Jésus à Cana : Pharaon répond au peuple affamé : "*Allez à Joseph et faites ce qu'il vous dira*" (Gn 41,55), tout comme Marie dira de son fils : "*Faites ce qu'il vous dira.*" (Jn 2,5). Au fil de divers stratagèmes plus ou moins louables Joseph va parvenir à faire

venir auprès de lui Benjamin, son frère cadet retenu en Canaan par Jacob qui, depuis la mort supposée de Joseph, a reporté sur lui son amour paternel, avec la même exclusive. C'est là qu'intervient un autre frère. Juda se montre le seul frère capable de comprendre Jacob et de négocier avec lui la venue de Benjamin en Égypte (Gn 43,1-14) : ceci parce qu'il reconnaît dans le refus suicidaire de son père de laisser aller le fils ce que lui-même a ressenti lorsqu'il a refusé de donner son fils Shéla à Tamar par peur de le perdre.

C'est Tamar qui lui a permis de faire l'expérience que seule la confiance peut sauver la vie, et non pas la volonté désespérée de s'approprier la vie de l'autre. Juda va jusqu'à se proposer comme otage à la place de Benjamin ("*ton serviteur restera esclave à la place du garçon*" : Gn 44,3), libérant ainsi le pardon de Joseph (Gn 45,1-3). Juda se sacrifie, non par désir masochiste, mais pour épargner la vie de Benjamin et réconcilier la fratrie autour du père ; impossible d'être frères si l'on ne sait être fils.

Joseph est maintenant capable d'accorder son pardon à ses frères, en relisant cette histoire de violence et d'exil comme une intervention de Dieu en faveur de la famille de Jacob pour les sauver de la famine (Gn 45,3-8). L'épreuve de l'exil et de la mort qu'il a traversée anticipe le destin du peuple ; Joseph, fils de Dieu, a vécu dans sa chair ce que son peuple, fils de Dieu, va vivre²⁴.

La situation de départ de cette histoire mouvementée est celle d'une famille où la parole est malade²⁵ (Gn 37,5), une famille dans laquelle personne ne peut trouver sa place ni de père, ni de frère, Au travers des diverses confrontations et péripéties qu'il organise et même manipule, Joseph permet à ses frères de se confronter à leur propre violence, de la reconnaître et de s'en détourner, pour se montrer enfin capables de fraternité.

Parallèlement, il y gagne la guérison de son sentiment légitime d'injustice et l'accès au pardon. De son côté, Jacob, au terme d'un dur combat, renonce à garder pour lui seul son fils, à être celui qui sépare les frères les uns des autres : il devient enfin capable d'être le père de tous ses fils, et de chacun d'eux. Au terme de ce parcours à la fois individuel et communautaire, la parole circule à nouveau entre les frères (Gn 45,15).

Ce petit 'roman' illustre de façon saisissante combien chemins de fraternité et chemins de filiation sont liés : être frère pour être fils, apprendre par son fils à devenir père. On pourrait même y lire paradoxalement que la fraternité précède la filiation, à rebours de la logique des générations. En effet, comme celle de Caïn et d'Abel, l'histoire de Joseph raconte que les fils connaissent la violence et la mort avant les pères. Ils ont à apprivoiser le dialogue avec l'autre si proche qu'est le frère, à affronter et régler la difficile question de la place de chacun dans la fratrie, avant de pouvoir devenir fils. Pour autant, cette fraternité ne peut se construire en évacuant le père²⁶ : ce qui se profile parfois aujourd'hui derrière une survalorisation de la

²⁴ Principe de la personnalité collective

²⁵ André Wénin, "L'histoire de Joseph (Genèse 37-50)", *Cahiers Evangile No 130*, Paris, Le Cerf, décembre 2004, p. 10

²⁶ Paul Ricœur, - dans "Le paradigme de la traduction", *Esprit*, juin 1999, p. 13-, en parle comme d' "un projet éthique et non plus une simple donnée de la nature".

fraternité dans la supériorité des pairs sur les pères. Fraternité et filiation doivent demeurer en tension.

Le chemin de vie que dessine Joseph, le Christ le déploie dans toute sa générosité. C'est au matin de la Résurrection que Jésus appelle ses disciples "*mes frères*" (Jn 20,17) : dans ce ruissellement de Vie, le Fils Unique reconnaît les fils qu'il a amenés au Père comme ses frères.

Juda, un "père-pour-lui" appelé à devenir "père-pour-la-vie", en violant l'interdit

Juda, l'un des douze fils de Jacob, est lui-même père de trois fils, conçus avec une Cananéenne, une étrangère (Gn 38). Il perd d'abord son fils aîné : celui-ci a "*déplu*" à Dieu qui le "*fait mourir*". Tamar, l'épouse cananéenne de ce fils, se trouve implicitement accusée de sa mort. Pour cette raison, le frère du mort, deuxième fils de Juda, refuse d'obéir à la loi du lévirat (s'unir à la femme de son frère décédé pour lui assurer une descendance) ; punissant ce refus d'assumer ses responsabilités de frère, Dieu lui ôte également la vie. Juda est alors tenu par la loi de donner comme époux à Tamar son dernier fils, Shéla (nom issu de la racine : 'vivre tranquille' ; ce qui peut expliquer le choix de Juda de le protéger, quel qu'en soit le prix). Mais par peur de perdre ce dernier fils, dont il croit la vie menacée par Tamar, Juda se refuse lui aussi à respecter la loi et renvoie Tamar dans sa famille, la reléguant dans un statut infamant de femme non accomplie. C'est un rapport de possession qui lie Juda à ses fils ; il n'est pas entré dans la maturité de sa condition de père. Croyant protéger la vie, pris au piège de sa peur, il préfère se priver de descendance, manquer à ses devoirs de chef de famille, et conduire en fait la vie dans une impasse.

Mais Tamar ne se résigne pas à cet état de non-fécondité, et elle va faire preuve d'une grande ruse et d'une témérité extrême pour relancer la dynamique de la vie. Elle qui se voit refuser le secours de la loi de Moïse, ne va pas hésiter à l'enfreindre. La jeune Cananéenne, dont le nom (palmier-dattier) dit la grande beauté (Ct 7,7), met alors sur pied une ruse extrêmement risquée pour elle. Elle se travestit en prostituée et séduit son beau-père, dont elle devient enceinte. Elle prend néanmoins soin de demander à son client des signes (un sceau, un bâton et un cordon) qui l'identifient clairement. Quand elle se voit accusée de prostitution et menacée d'être lapidée, elle produit ces pièces à conviction, obligeant son beau-père à reconnaître l'injustice dont il s'est rendu coupable envers elle. Ce que fera Juda en affirmant : "*Elle est plus juste que moi. C'est qu'en effet, je ne lui avais pas donné mon fils*" (Gn 38, 26).

Par son courage et sa détermination, Tamar permet à son beau-père d'expérimenter que prendre le risque de la vie, au prix de sa propre vie, ouvre en fait le chemin de la vie barré par la peur. Juda va y gagner deux petits-fils qui seront comptés dans sa descendance ; il entre réellement dans sa maturité de père. S'il avait continué à se crispier sur sa peur de la perte des fils, Tamar serait morte avec les deux enfants qu'elle portait. L'enjeu se situe donc dans une

démultiplication de la mort, ou de la vie. Jésus, fils de David, de la tribu de Juda par Joseph, vient s'inscrire dans cette "génération marquée par le manque de père"²⁷, sauvée par les femmes.

L'histoire de Tamar consonne avec celle des filles de Loth, neveu d'Abraham, qui se trouvent elles aussi dans une situation où, à la suite de la destruction de Sodome et Gomorrhe, il n'y a plus "*aucun homme pour venir vers [elles] selon le chemin*". Ce chemin (*drk* : chemin, coutume, vie), celui de la coutume, leur étant interdit, les deux soeurs n'hésitent pas à ouvrir un autre chemin, celui de l'inceste, pour "*faire vivre une descendance à partir de [leur] père*". (Gn 19,30-38). Ce sont elles qui prennent l'initiative de lever le verrou du tabou pour éviter l'extinction du clan ; la passivité de leur père étant signifiée par le sommeil dans lequel il gît au moment de la transgression.

Elqana, l'homme qui voudrait valoir plus que des fils

A l'orée de la grande geste historique (1 S-2 R) qui relate la transformation des tribus issues de Jacob en un peuple 'comme les autres' conduit par des rois messies, se tient un couple, plus précisément un homme et ses deux femmes.

Elqana apparaît couvert de bénédictions, avec ses deux épouses qui se prénomment l'une Hana, Gracieuse (non pas celle qui est pleine de charme, bien que rien ne l'exclue, mais celle qui saura se faire le vecteur de la grâce de Dieu), l'autre Peninna, Perle (ce nom peut aussi renvoyer à la racine *paneh* : la face). Cependant, la situation des deux femmes est brutalement contrastée : "*A Peninna des enfants et à Hana pas d'enfants*" (1 S 1,2). Hana est stérile et elle en meurt. Elqana, le bien-nommé, puisque son nom signifie "Dieu m'a acquis" (à rapprocher du nom donné par Eve à Caïn : "*J'ai acquis un homme avec Dieu*"), est un homme pieux (tout comme Syméon penché sur Jésus enfant, à l'entrée du Nouveau Testament, en Lc 2,25) qui s'acquitte, au temps voulu, des sacrifices et prières au temple de Silo. C'est aussi un homme juste qui tente à sa manière, maladroitement, de compenser l'affront fait à Anne par sa coépouse et rivale nantie de fils, en la gratifiant d'une double portion des viandes sacrifiées (1 S 1,4-6). Mais surtout, c'est un homme amoureux, "*il aimait Hanna*", touché par l'épreuve qui lui est imposée par Dieu (à deux reprises, le texte répète : "et YHWH avait fermé sa matrice" : 1 S 1,5.6), bouleversé par les pleurs de son aimée, qui essaie d'entrer en dialogue avec elle (1 S 1,8). Cette sensibilité et cette empathie à l'égard de la femme ne devaient pas être si communes dans ces sociétés patriarcales. Jacob n'a pas eu ce souci, qui à l'injonction de Rachel : "Donne-moi des fils sinon je suis morte !", se contente de répondre, avec la colère de l'impuissance : "*Suis-je moi à la place de Dieu ? Lui qui a retenu loin de toi le fruit du ventre !*" (Gn 30,1s). Elqana ne se dérobe pas, il presse Anne de questions, à la fois inquiètes et irritées : "*Pourquoi pleures-tu ? Pourquoi ne manges-tu pas ?*

Pourquoi ton coeur va-t-il mal [ou encore : est-il mauvais] ?" (1 S 1,8). Et puis, il a cette parole à la fois inattendue et tellement émouvante dans sa candeur et son impuissance douloureuse : "*Est-ce que moi je ne suis pas pour toi bon plus que dix fils ?*" (1 S 1,8). Cette interrogation n'est pas si loin des enjeux de fécondité qu'il y paraît, puisque les femmes de

²⁷ Philippe Lefebvre, Viviane de Montalembert, *op. cit.*, p. 150

Bethléem diront à Naomi à propos de sa belle-fille Ruth qui vient de lui donner un petit-fils, l'enfant qui remet en marche le processus de vie enrayé par la mort de ses fils : "*Elle est bonne pour toi plus que sept fils.*" (Rt 4,15). Algèbre biblique : un homme ne vaut pas pour sa femme plus que des fils, car il doit occuper sa place de mari ; mais il 'vaut bien' au minimum un fils d'Anne, puisqu'il prépare son chemin en occupant fidèlement sa place au temple, en attendant que le jeune Samuel ait atteint l'âge d'y servir (1 S 1,24).²⁸

En effet Anne va non seulement faire face à son destin, celui que YHWH lui a préparé, mais encore y prendre toute sa place, en posant un acte aussi audacieux que désespéré. Elle propose un pacte à Celui qui, avec cette stérilité, la met finalement en demeure de "choisir la vie ou mort" (Dt 30,19). Elle lui demande de lui donner un fils, un fils qu'elle lui rendra, qu'elle ne gardera pas pour elle. "*Si regarder tu regardes la détresse de ta servante, si tu te souviens de moi et que tu n'oublies pas ta servante, si tu donnes à ta servante une semence d'hommes, alors je le donnerai à YHWH tous les jours de sa vie.*"²⁹ Don et contre-don : "si tu me donnes, je te donnerai". Par sa confiance dans le Dieu de la vie, Anne entre dans un partenariat, dans une relation de vie avec Dieu. Et en effet, "YHWH se souvint d'elle" (1 S 1,19). Anne, la Gracieuse, enfante un fils qu'elle nomme Samuel, en reconnaissance du don reçu, car dit-elle "*je l'ai demandé de YHWH*" (1 S 1,20). On peut noter ici au passage une étrangeté, ou un clin d'oeil, du texte, puisque l'explication d'Anne rend compte en fait du nom de Saül, le roi messie dont elle prophétise la venue dans son cantique de louange, ce premier roi d'Israël que son fils Samuel sera chargé d'oindre (1 S 8).

Après s'être montré un mari sensible, Elqana agit en bon père. Il accepte que Anne vive pleinement sa maternité, soit toute à son enfant jusqu'à ce qu'il soit sevré. En attendant, c'est lui qui se charge d'aller seul au temple pour "*sacrifier un vœu*" (1 S 1,21-23), le vœu qu'Anne avait voué au Seigneur (1 S 1,11). Le moment venu, Anne conduit le petit Samuel au temple, pour s'acquitter elle-même de son vœu et permettre ainsi à son fils de recevoir l'appel de YHWH (1 S 3).

Elqana, un père qui sait accepter de ne pas être le tout pour son aimée³⁰, mais agir comme un fils, anticiper le fils, en attendant qu'il soit donné par Dieu.

David, le béni de YHWH, qui ne devient père qu'en s'effaçant devant son fils

David, l'Oint de YHWH, vient de danser de joie devant son Dieu (2 S 6), sans se soucier de compromettre sa dignité de roi. Comme lorsqu'il pleure ses fils morts, David s'expose, se livre sans réserve. Il danse pour rendre grâce au Dieu qui a été sans cesse à ses côtés, depuis le moment où il l'a fait chercher au pâturage pour l'oindre comme son Messie à la tête de son peuple jusqu'à cette apothéose qu'est son installation à Jérusalem comme roi de tout Israël. A

²⁸ Selon Philippe Lefebvre, *Livres de Samuel et récits de résurrection. Le Messie ressuscité "selon les Ecritures"*, Paris, Editions du Cerf, 2004, p. 129

²⁹ Traduction littérale

³⁰ Philippe Lefebvre, dans son dernier ouvrage (*Joseph. L'éloquence d'un taciturne*, op. cit., pp. 48-51), relève cette problématique de la place de l'homme auprès de sa femme dans les histoires bibliques d'engendrement : c'est notamment le cas de Manoah, le père de Samson (Jg 13), d'Elqana, de Joseph.

cette générosité dans la joie, Dieu va répondre en s'engageant, en se compromettant en faveur de David et de toute sa descendance. Mais pour entrer dans ce don, David va devoir renoncer à une part de ses rêves.

Maintenant qu'il a quitté les campements pour s'installer dans un palais royal, David ne supporte pas que l'arche d'Elohim continue à camper sous la tente : il veut bâtir une maison (*bayit*) pour l'abriter (2 S 7). Mais le prophète Natân est chargé par Dieu de lui transmettre une réponse qui vient bousculer les projets du jeune roi. C'est YHWH lui-même qui bâtira pour "*son serviteur*"³¹ une maison (*bayit*) au sens de dynastie, de descendance. Qui plus est, la maison de Dieu, au sens de temple, ce n'est pas lui David qui la bâtira, mais celui qui "*sortira de ses entrailles*" ; ce sera Salomon. David aurait de bonnes raisons de se sentir rejeté par Dieu, comme Caïn l'avait été (Gn 4,5s). Mais, et cela change tout, le refus divin est assorti d'une promesse, promesse faite par un Père à un autre père d'adopter "*celui qui sortira de [ses] entrailles*" : "*Je serai pour lui un père et il sera pour moi un fils*" (2 S 7,14). Dieu se fait le père adoptif des descendants à venir de David, jusqu'à Joseph et à son fils adoptif, Jésus. Comme pour Abraham, l'engagement de Dieu en faveur de David dépasse sa personne et même sa descendance, il projette la vie au-delà, jusqu'à Jésus, fils de David

(Mt 1,1 ; Lc 1,32 ; Ac 2,29-32).

Pour David, être père, c'est aussi être fils de Dieu, c'est entrer dans la confiance pour être capable de laisser la place à son fils, avec lequel Dieu accomplira son projet. Il doit renoncer à entrer dans une plénitude à vues humaines pour prendre sa place dans le projet de Vie de Dieu : comme Moïse doit accepter de ne pas entrer dans la terre de la promesse (Nb 27,12-14), comme Jésus doit laisser entre les mains de ses disciples son ministère écourté par la mort (Mt 28,19s). David devra attendre quasiment le crépuscule de sa vie pour entrer dans cette compréhension. Devenu un vieillard réduit à chercher à réchauffer ses vieux os auprès de la jeune Shunamite (1 R 1,1-4), environné d'intrigues et de mensonges, David accepte de s'effacer devant son fils Salomon, le bien-nommé *Yedidyia*, "l'aimé de Dieu" (2S 12,24s), qui reçoit l'onction royale du vivant du roi (1 R 1,28-35) et qui bâtira la maison pour le Nom de Dieu (2 S 7,13). David accède ainsi enfin à la paternité au moment de mourir. Notons ce clin d'oeil biblique : Salomon est le deuxième fils de Bethsabée, celle que David a ravi à Urie le Hittite, qui lui donné un premier enfant dont il a tenté, par tous les moyens et sans succès, de faire endosser la paternité au mari trompé, pour finir par envoyer mourir le "gêneur" au champ de bataille (2 S 11). Bethsabée joue ainsi un rôle clé dans la manière très originale, et encore une fois peu conventionnelle, dont David vit l'expérience de la paternité.

L'annonce à Marie en Lc 1,30-33 reprend les paroles de 2 S 7, ce texte que Philippe Lefebvre qualifie de "méditation sur la paternité et la filiation"³². Grâce à la filiation de Joseph, l'enfant annoncé est héritier de David dont il recevra le trône ; mais il est aussi "*fils du très Haut*", "*fils de Dieu*". En 2 S 7, Dieu adopte la descendance de David. En Lc 1, c'est l'inverse : Dieu est le Père de Jésus, que Joseph adopte, l'inscrivant ainsi dans la lignée de David et

³¹ Pour rappel, le nom du grand-père de David, Obéd, fils de Ruth, signifie 'serviteur' (Rt 4,17).

³² Philippe Lefebvre, *Le Messie en famille. Saul, David, Jésus et leur entourage*, Editions Lumen Vitae, Connaître la Bible No 19, 2000, p. 67

Salomon³³. Circulation d'amour et de vie, paternité humaine et paternité divine font alliance pour la vie des fils.

Conclusion

Arrivé à ce stade de cette exploration buissonnière de la paternité biblique, il faudrait aborder le personnage de père qui se tient au seuil du Nouveau Testament, Joseph. C'est à la rencontre de ce personnage assez mystérieux, l'étrange époux de Marie, le père adoptif discret et "fugace" de Jésus, que nous convie Philippe Lefebvre dans son dernier ouvrage '*Joseph. L'éloquence d'un taciturne*'.

En guise de conclusion très provisoire à cette brève étude, nous pourrions paraphraser

Simone de Beauvoir, en disant que l'on ne naît pas père, on le devient, et c'est le chemin de toute une vie.

Ce que les récits bibliques nous suggèrent c'est que, s'il s'agit bien de devenir père, ce n'est pas dans une affirmation de soi, une manifestation de puissance (même s'il y faut de la force intérieure, du souci de l'autre, de la capacité à prendre soin et protéger), mais dans l'ouverture, la mobilité (intérieure ou géographique, en avant de soi ou en retrait), la porosité aux situations.

En ce sens, on pourrait se risquer à dire que la Bible nous propose de devenir père, non pas à la force du poignet, comme une construction personnelle, mais peut-être "en en faisant le moins possible" ; non pas au sens d'un retrait, d'une démission mais bien plutôt, comme un acquiescement et un accompagnement bienveillant et confiant à la vie qui se déploie. Cela implique de savoir prendre appui, confiance et force dans sa propre filiation, humaine et divine, pour être capable d'ouvrir l'espace pour ses enfants, jusqu'à s'effacer devant eux.

C'est cette dimension de la paternité dont Philippe Lefebvre dit : "peut-être d'ailleurs un père est-il un fils qui enseigne à ses fils comment être fils devant celui qui est le Père : Dieu".

³³ Selon Philippe Lefebvre, *Ibid.*, p.69

La conscience filiale de Jésus

Michel Van Aerde

Le problème

Jésus a-t-il eu une conscience progressive de lui-même, comme tout un chacun ? Comment percevait-il sa filiation ? A-t-il grandi dans la perception de sa mission et de son identité ou bien, étant le Verbe du Père, a-t-il eu, dès le début, une connaissance innée, immédiate de sa relation au Père, dans la communion de l'Esprit Saint ? Était-il omniscient ? Pouvait-il ignorer combien de pains et de poissons la foule avait emporté ou bien le lieu où reposait son ami Lazare ? Posait-il des questions dont il connaissait la réponse ? Comment pouvait-il deviner les pensées intimes de ses interlocuteurs ? A-t-il appris à lire ? Connaissait-il toutes les langues ? Dans la ligne des grands débats christologiques des premiers siècles où l'on s'est interrogé sur l'existence d'une ou deux volontés en Jésus-Christ, pour préciser qu'il y en avait bien deux, y aurait-il maintenant place pour deux personnes, l'une humaine l'autre divine ? ? ? Jésus n'aurait-il été finalement qu'un « chercheur de Dieu » parmi d'autres ?

Comment se présente-t-il dans la culture contemporaine ?

Le travail du théologien est celui de l'intelligence de la foi, dans un dialogue entre la Tradition et la modernité. Or, dans notre culture contemporaine, la question de la conscience de Jésus se pose de manière tout à fait renouvelée. Que ce soit dans les films,

Mel Gibson « la Passion de Jésus-Christ », Jésus de Montréal Denis Arcand, etc. ou dans les romans (*L'évangile selon Pilate* de Eric Emmanuel Schmitt, etc.), on voit Jésus qui grandit, qui devient adolescent, qui est amoureux et qui, petit à petit prend conscience d'une mission à remplir et, ce faisant, d'une identité particulière. Cette approche, dans la grande antiquité, aurait été perçue comme une hérésie, de type arienne, valorisant l'humanité de Jésus au détriment de sa divinité.

Mais n'a-t-on pas péché par excès opposé dans les siècles précédents, faisant de Jésus une sorte de personnage irréel, extraterrestre, divin et lointain, programmé à mourir « pour nos péchés » ? Relisons rapidement l'héritage et posons à nouveaux frais cette question.

Approche historique

La Tradition³⁴

A part quelques exceptions comme saint Augustin et saint Grégoire de Nazianze, avant le 16^e siècle, il n'y avait pas d'introvertis. Le thème de la conscience de soi est donc un thème récent. Aux premiers siècles de l'Église et par la suite, ce n'est pas la conscience comme telle qui faisait question, mais la connaissance de Jésus. Jésus a-t-il dû apprendre quoi que ce soit ? A-t-il donc ignoré quelque chose ? Ou bien Jésus savait-il tout, car étant parfait, il ne pouvait pas ignorer. Mais en ce cas qu'en était-il de son humanité ?

Les pères de l'Église et saint Ambroise parmi les premiers, distingueront différentes formes de connaissance. Il y a d'une part ce que Jésus pouvait ignorer dans l'exercice de sa mission (comme l'heure de la Parousie dont il dit lui-même qu'il ne la connaît pas) et d'autre part ce qu'il ne pouvait ignorer du fait de sa relation immédiate à son Père.

Au Moyen Age, on va de se demander comment, en Jésus, s'articulent la connaissance divine et la connaissance humaine. Et l'on va distinguer la *comprehensio* et la *visio*.

La *visio beatifica* (vision béatifique), dira-t-on, est la contemplation du Père, qui nous sera donnée après la mort, dans la vie éternelle. Pour les théologiens du Moyen Age, Jésus en bénéficie dès cette vie. Il contemple tout et, par sa vision du Père, il a un accès immédiat à toute forme de connaissance puisque Dieu a connaissance du monde créé dans sa propre connaissance de lui-même.

On aboutira à des christologies où l'ontologie a une part déterminante, comme celles du fr Garrigou-Lagrange qui écrit en 1904³⁵ :

« En Jésus ce n'est pas seulement le jugement propre de l'homme et ses petites idées personnelles qui sont remplacées par le jugement de Dieu ; ce n'est pas seulement la volonté propre de l'homme qui est remplacée par celle de Dieu ; mais à la racine de l'intelligence et de la volonté humaines de Jésus, à la racine de sa sainte âme il n'y a pas de moi humain ».

Et encore : « Il n'y a pas en Jésus une personnalité *humaine* psychologique et morale subordonnée à sa personnalité ontologique, proprement dite et *divine*. » C'est ainsi qu'il conclut : « au sujet de l'unique personnalité du Christ nous dirons : Puisque la *personnalité ontologique ou personnalité proprement dite* du Sauveur est *unique et créée*, on ne peut dire qu'il y a en lui une personnalité humaine psychologique et morale, car en lui la conscience humaine du moi *n'est pas la conscience d'un moi humain*. De même *le moi* qui en lui est maître de soi par sa liberté humaine *n'est pas un moi humain*, mais *le moi divin* du Verbe fait chair. et par suite chaque fois que dans l'Évangile Jésus dit *moi*, il ne s'agit pas d'un moi humain, mais du moi divin du Fils unique de Dieu, qui opère (ut principium quod) soit par sa nature divine, soit par sa nature humaine.

³⁴ *La conscience de Jésus*, Christof Cardinal Schönborn, in « Kephars » n° 12, octobre-décembre 2004. Cet article reprend depuis la période patristique les éléments apportés par la réflexion des théologiens à la question de la conscience de Jésus. Il a le mérite de présenter d'une façon très claire la pensée de Rahner et de Balthasar

³⁵ *L'unique personnalité du Christ* Garrigou Lagrange op 1904

Ainsi comme Dieu il conserve, avec le Père et le Saint-Esprit, toutes les créatures dans l'existence, et Jésus comme homme adore, prie, mérite, satisfait, obéit ; produit les actes qui procèdent de ses facultés humaines comme d'un principe prochain ; mais le principe radical qui agit *principium quod operatur*, c'est le Verbe fait chair, qui donne une valeur infinie à tous ses actes théandriques. »

Les théologiens contemporains

La question s'est déplacée

A notre époque la question qui intéresse les théologiens s'est déplacée ainsi que la manière de l'aborder. Elle s'est déplacée de la question de la connaissance à la question de la conscience, la question de la connaissance de soi-même. Sous deux formes : la conscience immédiate de soi-même, (instinctive si l'on veut) et de la conscience réfléchie de soi-même.

La question qui est posée n'est donc plus seulement celle de la connaissance de Jésus, mais plus exactement de sa conscience, c'est à dire de la connaissance réflexe qu'il avait de son identité. Jésus savait-il qu'il était Fils de Dieu et, si oui, comment ? Savait-il qu'il était le Messie ?

La manière de l'aborder a changé

- **Exégèse critique**

Tout d'abord l'exégèse critique nous a appris que ce qui est inspiré dans la Bible, c'est ce que l'auteur a voulu dire (cf Vatican II) et qu'il faut donc considérer les genres littéraires.

- **Relecture de Chalcédoine**

Enfin les théologiens relisent les déclarations des grands conciles christologiques, en particulier celui de Chalcédoine (451) en insistant sur la nature humaine de Jésus qu'il ne faut pas minimiser. Dans une anthropologie moderne qui considère les acquis de la psychologie, on se trouve porté à poser la question ainsi : si Jésus « *est en tout semblable à nous* », ne devait-il pas, comme tout homme dans l'histoire de sa croissance et du développement de sa personnalité, prendre conscience de lui-même et de sa mission progressivement ?

« Suivant donc les saints Pères, nous enseignons tous unanimement que nous confessons un seul et même Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, le même parfait en divinité, et le même parfait en humanité, le même vraiment Dieu et **vraiment homme** (composé) d'une âme raisonnable et d'un corps, consubstantiel au Père selon la divinité et le même consubstantiel à nous selon l'humanité, **en tout semblable à nous** sauf le péché, avant les siècles engendré du Père selon la divinité, et aux derniers jours le même (engendré) pour nous et pour notre salut de la Vierge Marie, Mère de Dieu selon l'humanité, un seul même Christ, Fils du

Seigneur, l'unique engendré, reconnu en deux natures, sans confusion, sans changement, sans division et sans séparation, la différence des deux natures n'étant nullement supprimée à cause de l'union, la propriété de l'une et l'autre nature étant bien plutôt sauvegardée et concourant à une seule personne et une seule hypostase, un Christ ne se fractionnant ni se divisant en deux personnes, mais en un seul et même Fils, unique engendré, Dieu Verbe, Seigneur Jésus-Christ. »

Quelques théologiens contemporains

Le Cardinal Schönborn rappelle que les évangiles considèrent unanimement que Jésus s'est lui-même révélé comme le messie et le Fils de Dieu. « Comment le pouvait-il si ce n'est dans cette immédiateté que la Tradition nomme *visio beatifica* ? »

Deux grands théologiens ont étudié cette question : Carl Rahner et Urs von Balthasar.

Karl Rahner considère différents niveaux de conscience :

- La conscience réfléchie (qui finalement représente une faible part de la conscience dans son ensemble),
- Le subconscient (de mieux en mieux connu par la psychologie moderne)

Il distingue le *nosse*, comme état fondamental de la conscience, une sorte de connaissance intégrale de soi qui permet à l'âme d'affirmer sa propre existence, et le *cogitare* qui correspond à la connaissance objective.

Pour Schönborn, la supposée omniscience de Jésus n'est pas une somme indéfinie de connaissance, mais plutôt une compréhension immédiate et en soi des choses, du fait de son union au Père et du fait qu'il est le Verbe créateur. Le Christ n'est ainsi pas omniscient au plan du *cogitare* mais au niveau du *nosse*.

C. Rahner, dans sa réflexion, considère surtout la question de Jésus comme Verbe créateur. Il n'approfondit pas comment se situe, dans la conscience de Jésus, la relation au Père.

C'est le théologien Urs von Balthasar qui a particulièrement creusé cette question. Pour lui, parce qu'il pose une identité entre mission et personne, chez Jésus, la conscience que Jésus a de lui-même recouvre celle qu'il a de sa mission.

La conscience non thématique (c'est à dire immédiate) que Jésus a de lui-même correspond depuis toujours à celle qu'il a de sa mission, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas au niveau de la conscience thématique (réflexion objective) un processus historique d'apprentissage.

Dans la conscience fondamentale qu'il a de lui-même, inséparable de la conscience qu'il a de sa mission, Jésus se perçoit dans sa relation au Père. C'est une conscience trinitaire, la conscience du Fils qui ne vit que par, dans et pour le Père.

Approche biblique

La démarche du théologien est en général de partir de l'Écriture pour ensuite consulter la tradition. Ici, nous procédons dans un ordre inverse, car, après avoir écouté ce que dit la

Tradition et en particulier les spéculations très abstraites de certains théologiens, il est bon de revenir à l'Écriture et à sa simplicité.

Les évangiles de l'enfance

Certains disent naïvement que Marie avait pu transmettre à Jésus les paroles de l'ange et que, celui-ci savait donc, dès le début qui il était et quelle était sa mission. Mais il nous faut lire

les évangiles de l'enfance avec les données de l'exégèse qui en précisent le genre littéraire. Ce sont des textes écrits la lumière de la Résurrection, pour nous dire comment le Ressuscité est le nouveau Moïse, le nouveau Samuel, etc. pas pour nous raconter précisément et en détail son enfance.

Quelques paroles de Jésus

Nous trouvons surtout dans **saint Jean** l'expression de cette conscience missionnaire jaillie de l'expérience d'être aimé du Père, jaillie de sa nature de Fils. Là, Jésus répète très souvent qu'il se sait et se sent mandaté, qu'il y consent de tout son être, que c'est sa nourriture et sa vie. En voici quelques exemples :

- « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et de mener son œuvre à bonne fin » (4,34) ;
- « Je ne puis rien faire de moi-même. Je juge selon ce que j'entends ; et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (5,30) ;
- « Je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Or, c'est la volonté de celui qui m'a envoyé que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donné, mais que je les ressuscite au dernier jour » (6,38-39).

De nombreuses paroles dans les **Évangiles synoptiques** laissent aussi deviner les intuitions que Jésus peut avoir de sa mission. En voici quelques exemples :

- « Allons ailleurs dans les bourgs voisins, pour que j'y proclame aussi l'Évangile : car c'est pour cela que je suis sorti » (Marc 1,38) ;
- « Aux autres villes aussi il me faut annoncer la bonne nouvelle du Règne de Dieu, car c'est pour cela que j'ai été envoyé » (Luc 4,43)
- « Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Allez donc apprendre ce que signifie : 'C'est la miséricorde que je veux, non le sacrifice'. Car je suis venu appeler non les justes, mais les pécheurs » (Mt 9,12-13)
- « Vous le savez, les chefs des nations les tiennent sous leur pouvoir et les grands sous leur domination. Il ne doit pas en être ainsi parmi vous. Au contraire si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur, et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude » (Mt 20,26-28).

En somme, Jésus définit son identité par le fait d'être envoyé et manifeste qu'il en a une conscience vive et constante. C'est sa joie. C'est son secret : « Je ne suis jamais seul, car Celui qui m'a envoyé est avec moi » (Jn 8,29). C'est la source de sa douce force, de son enthousiasme à se faire proche des méprisés, de son espérance dans les tempêtes de sa vie, de sa paix dans les ténèbres et jusque sur la croix.

Cette conscience vive est entretenue par les nuits de dialogue avec Celui qu'il appelle : « mon Père, Abba ». Il faut remarquer que Jésus choisit les lieux et les moments les mieux

adaptés pour prier. Il va sur la montagne ou au bord de la mer, dans le désert, et il prie la nuit... Il sait choisir les conditionnements les plus favorables.

Dans un environnement hostile, ne pas intérioriser le regard malveillant, voire assassin

Un épisode de l'évangile de Luc (4,16-30) est particulièrement révélateur de la conscience que Jésus a de sa mission. Il se rend à Nazareth au début de sa vie publique. Dans la synagogue, le jour du sabbat, il proclame un texte d'Isaïe. Celui-ci déclare que le Messie sera oint pour être envoyé proclamer la joyeuse nouvelle de la libération. Et il annonce que cela se réalise en lui : « Aujourd'hui, cette Écriture est accomplie pour vous qui l'entendez ».

Jésus doit ensuite affronter une série de réactions très contrastées des gens de chez lui. La foule passe de l'émerveillement à la méfiance puis à l'hostilité et à la haine à son égard. On veut le tuer. « Mais lui, passant au milieu d'eux, alla son chemin ». Cette dernière phrase révèle la conscience profonde que Jésus a de sa mission. Face à la foule en colère, Jésus garde son calme. Il n'est pas fasciné par la violence collective, il ne se laisse pas propulser en bas de la falaise, il n'intériorise pas la violence qui s'exprime à son égard. Il a un cap, une orientation, qui ne sont pas déterminés par son entourage, mais par sa relation au Père et à sa mission. Il continue son chemin...

Des moments forts dans la vie de Jésus

Le baptême

Les évangélistes font partir la mission de Jésus de l'expérience déterminante qui est la sienne lors de son baptême dans le Jourdain. La voix du Père se fait entendre : « Tu es mon Fils bien-aimé, il m'a plu de te choisir » (Mc 1, 10-11). C'est l'expérience spirituelle dans laquelle Dieu se manifeste comme un « Je » qui dit « Tu » à Jésus. Il ne faut pas en conclure comme les « adoptionnistes » que c'est alors que Jésus, homme créé, est adopté par Dieu. Il s'agit de la manifestation d'une relation interpersonnelle déjà existante, et d'une intimité exceptionnelle. C'est, pour Jésus, comme le sera l'expérience de la Transfiguration, une rencontre brûlante qui marque un avant et un après dans la vie de Jésus. « Cette parole³⁶ :

« Tu es mon Fils bien-aimé » habite maintenant son cœur. La profonde et intense émotion alors ressentie chante en lui au désert et le rend fort pour vaincre les tentations de manipulation, d'exploitation, de succès facile et sans souffrance. C'est elle qui le pousse vers les pécheurs, vers les petits, vers les personnes méprisées dans leur dignité d'enfants bienaimés du Père. C'est elle qui le fortifie, qui le console, qui le fait durcir son visage pour monter jusqu'à Jérusalem.

La Transfiguration

Elle doit être considérée comme une expérience spirituelle décisive importante pour lui, plus encore que pour ses apôtres (qui n'ont rien compris), avant sa Passion. Il se trouve en présence de Moïse et d'Elie avec lesquels il parle de son « exode », c'est à dire de sa mission

³⁶ Comme l'écrit l'évêque de Gatineau, au Canada, Mgr Roger Ebacher (22 mars 2011)

libératrice, mais aussi de sa Pâque et donc de sa mort. La nuée lumineuse figure la présence sensible de Dieu. Ici encore une voix se fait entendre, comme au moment du baptême.

La résurrection de Lazare

La lecture qu'en fait Françoise Dolto dans « L'Évangile au risque de la psychanalyse » est intéressante, en particulier dans l'étude qu'elle présente des relations de Lazare avec Jésus. Quoiqu'il en soit, le récit manifeste chez Jésus une forme d'hésitation : il ne va pas voir son ami malade, il se décide finalement, mais il pleure sa mort. Et puis comme mû par un excès d'émotion et par l'insistance de la foi de l'entourage, il invoque son Père et il appelle Lazare « Dehors ! ». Marthe est particulièrement active dans ce processus. Elle commence par un reproche élogieux : « si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort ». Elle dit sa foi : « Je sais qu'il ressuscitera, au dernier jour, mais... » Et elle insiste à l'extrême, prenant presque le rôle d'accoucheuse de Jésus à sa fonction de Résurrection (Il lui dit « Je suis la Résurrection et la Vie »), quand elle lui dit fermement : "Maintenant encore, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera"

Du point de vue de la conscience humaine de Jésus, ce récit présente une incohérence manifeste : Jésus pleure et peu après il ressuscite son ami. Cela montre une conscience progressive de ce qu'il entreprend... Il ne sait pas tout à l'avance. Et il ne faut pas oublier que ce récit est écrit longtemps après l'événement pour nous donner un message théologique plus que pour nous raconter minute par minute ce qui s'est passé. Le récit montre en effet la relation symétrique qui s'établit entre Lazare qui va de la mort à la vie et Jésus qui va de la vie vers la mort. « Allons et mourrons avec lui » dit Thomas, conscient que Jésus se jette dans la gueule du loup en se rendant à Béthanie. « Les Juifs ont décidé de te faire mourir... »

La rencontre de la Cananéenne

Il y a encore un passage de l'Évangile qui m'intéresse particulièrement parce qu'il montre que Jésus a une attitude raciste, un peu misogyne, assez brutale, mais qu'il est capable de changer de point de vue s'il rencontre quelqu'un qui lui fait face avec détermination. C'est le cas de la Cananéenne qui lui joue un bon tour en le prenant au mot : « Justement, les petits chiens mangent ce qui tombe de la table de leurs maîtres ». Ne lui avait-il pas dit qu'elle était une chienne, manifestant ainsi qu'il était conditionné par les présupposés de sa race à l'égard des non-juifs ?

Jésus est-il parfait ?

Les ignorances et les hésitations, enlèveraient-elles quelque chose à la perfection de Jésus ?

La perfection d'un bébé serait-elle de parler dès les premiers jours et de réciter la table de multiplication ? La perfection d'un homme serait-elle de pouvoir expliquer en détail ce qu'il en est du mystère de la Trinité ? Jésus n'est-il pas Dieu dans sa manière d'être humain ? Parfait dans sa manière de devenir humain, de chercher son chemin, de réfléchir à sa mission, de trouver les mots pour s'exprimer, pour penser ce qu'il comprend peu à peu ? On le voit, il y a dans la théologie abstraite des affirmations qui viennent de présupposés philosophiques non repensés selon lesquels Dieu serait hors de l'histoire, hors du temps, absolument omniscient, impassible, etc. Cette représentation de Dieu est étrangère à celle que perçoit le peuple croyant

dans son expérience de l'Alliance. Elle n'est pas du tout celle que nous révèle Jésus dans la vulnérabilité radicale de la croix. Comment Jésus, étant Dieu, peut-il souffrir et mourir ? Cette question qui concerne son corps peut s'étendre à l'aspect intellectuel de son être : comment peut-il ignorer, grandir dans la conscience de lui-même, avoir besoin des autres pour se comprendre lui-même, avoir besoin de paroles vives ? Comment peut-il s'interroger, comment peut-il douter ? Comment peut-il crier : « **Pourquoi m'as-tu abandonné ?** », Jésus aurait-il menti en prononçant cette phrase, fait semblant, joué la comédie, simplement fait mémoire du verset du psaume, en pensant à sa fin heureuse ? Mais pourquoi ? On connaît la boutade du petit garçon à qui l'on demande « qu'a dit Jésus sur la croix ? » et qui répond que Jésus aurait dit : « Je m'en fous, dans trois jours je ressuscite ! » La perception de certaines théologies savantes est plus proche du gnosticisme que de la foi chrétienne, elles font de Jésus un être qui n'a plus rien de véritablement humain.

Textes récents du Magistère

Le Catéchisme de l'Église Catholique

Après ces différents rappels de la Tradition et de l'Écriture, relisons ce que nous dit le Catéchisme de l'Église catholique, promulgué en 1992 :

N°425 "Le Nouveau Testament ne laisse planer aucun doute sur la conscience qu'a toujours eue Jésus de se recevoir tout entier de Dieu son Père, de ne faire qu'un avec lui et donc d'être le Fils unique de Dieu, et en ce sens, d'être lui-même Dieu.

De la même façon, il connaissait le but de sa mission, avec ce qu'elle comportait, son sacrifice "pour que les hommes aient la vie" (Jn 10,10). Mais Jésus avait une conscience humaine de sa divinité et de ce qu'elle impliquait pour sa mission. Dans sa traduction réfléchie, cette conscience participait des conditionnements de toute conscience humaine : elle passait par les mots disponibles de la langue et prenait appui sur les choses, les situations ou les événements rencontrés. Ainsi a-t-elle pu connaître, sur ce plan, un **développement**, conformément à ce que Saint Luc déclare de la croissance de Jésus, non seulement en taille, mais aussi "en sagesse" et "en grâce" (Lc 2,52).

L'**expérience** devait donc aussi, pour l'homme qu'il était, jouer le rôle qui lui revient dans la connaissance des choses qui relèvent précisément de l'expérience."

Nous soulignons deux mots dans ce texte : **expérience** et **développement**. Jésus a connu une croissance, en taille et en sagesse, en conscience aussi donc. Ce texte simple est remarquablement bien équilibré : Jésus a toujours eu conscience de sa relation au Père, « de se recevoir tout entier du Père ». Par ailleurs il connaissait « le but de sa mission ». Ce sont là des éléments essentiels de sa conscience profonde, intuitive, essentielle. Mais ce fait n'empêche nullement Jésus d'avoir à faire l'expérience de beaucoup de choses pour grandir, croître, dans une connaissance de la vie et des êtres, tout comme dans la « conscience réfléchie » qu'il avait de lui-même et de sa mission.

La Commission théologique internationale

« La conscience que Jésus avait de lui-même et de sa mission » (1985)

La question posée concerne le « grand public chrétien »

« Comment faut-il présenter aux chrétiens d'aujourd'hui la conscience que Jésus a eue d'être le Fils de Dieu et de fonder l'Église, la « communion » qu'il rachetait de son sang ? [1]

Il ne s'agit pas seulement d'un problème d'école. C'est le grand public chrétien désormais qui interpelle les théologiens et les pasteurs à ce propos. »

Préciser le rapport à la Bible

« Il faut d'abord parler de la relation entre l'exégèse ecclésiastico-dogmatique et l'exégèse historico-critique de l'Écriture. Ces difficiles questions d'herméneutique sont particulièrement aiguës dans le champ de notre recherche. Selon la doctrine du deuxième concile du Vatican, l'exégèse de l'Écriture Sainte « doit rechercher ce que les auteurs sacrés ont vraiment voulu dire ».[9]4 »

Le rapport à la culture contemporaine

« Une autre question, non moins difficile, surgit dans l'étude de la tradition vivante de l'Église. L'Église et sa théologie vivent dans l'histoire. Afin de proposer une explication de la foi transmise définitivement, il leur est donc nécessaire d'utiliser la langue philosophique de leur temps... »

Quatre propositions

NB Statut de la commission :

« Délibérément, elles n'entrent pas dans les élaborations théologiques qui tâchent de rendre compte de cette donnée de foi. Il n'y sera donc pas question des tentatives de formuler théologiquement *comment* cette conscience a pu s'articuler dans l'humanité du Christ. »

- La vie de Jésus témoigne de la conscience de sa relation filiale au Père
- Jésus connaissait le but de sa mission : annoncer le Règne de Dieu et le rendre déjà présent dans sa personne, ses actes et ses paroles, afin que le monde soit réconcilié avec Dieu et renouvelé. Il a librement accepté la volonté du Père : donner sa vie pour le salut de tous les hommes ; il se savait envoyé par le Père pour servir et pour donner sa vie « pour la multitude » (Mc 14, 24).
- Jésus a voulu fonder l'Église

« Pour réaliser sa mission salvatrice, Jésus a voulu rassembler les hommes en vue du Royaume et les convoquer autour de lui. En vue de ce dessein, Jésus a posé des actes concrets dont la seule interprétation possible, prise dans leur ensemble, est la préparation de l'Église qui sera constituée définitivement lors des événements de Pâques et de la Pentecôte. Il est donc nécessaire de dire que Jésus a voulu fonder l'Église. »

- Jésus a aimé tous les hommes.

La conscience qu'a le Christ d'être envoyé par le Père pour le salut du monde et pour la convocation de tous les hommes dans le Peuple de Dieu implique, mystérieusement, l'amour

de tous les hommes, de sorte que tous nous pouvons dire : « Le Fils de Dieu m'a aimé et s'est livré pour moi » (*Ga 2, 20 ; GS 22, 3*).

Conclusion : « Qui suis-je ? »

Une vraie question ou un artifice pédagogique ?

Serait-ce une simple question pédagogique, une question dont Jésus connaîtrait la réponse, mais qu'il poserait à ses disciples pour les tester ? Se pose-t-il vraiment cette question pour lui-même, comme chacun de nous peut le faire, en ayant des éléments de réponse, des intuitions, mais jamais la pleine clarté ?

Une question relationnelle

Jésus pose la question à ses apôtres. Elle comporte deux volets : « qui suis-je ? » et « pour vous ». La question de l'identité est ici posée d'emblée dans un cadre relationnel, c'est déjà significatif d'une identité elle-même relationnelle. Il est soucieux de la conscience que les autres ont de lui. Nous retrouvons ici l'intuition très forte des théologiens qui insistent sur le caractère fondamentalement relationnel de Jésus : à l'égard de son père (conscience de son identité dans la Trinité) et à l'égard des humains (conscience de sa mission). Jésus pouvait-il se comprendre lui-même autrement que dans et par cette relation filiale qui l'unissait à son Père et lui conférait une mission ?

Une relation subsistante

Les théologiens parlent de relations subsistantes dans la Trinité. Les personnes divines sont avant tout des relations. Ils parlent aussi d'une relation constitutive de la personne. Ici, pour notre question, nous pourrions aussi parler de relation révélatrice. C'est au sein d'une relation que la conscience s'éveille à elle-même et elle s'éveille donc comme relationnelle.

Une prise de conscience stimulée par une reconnaissance

Allons plus avant : Jésus n'a-t-il pas besoin, comme tout être humain, de la parole des autres, de l'échange, des mots des autres, de leur reconnaissance, pour pouvoir mieux percevoir son identité et la place qu'il peut occuper, sa vocation personnelle, et jusqu'à son identité particulière de Fils unique de Dieu ? « Fils de Dieu » est une expression relativement banale à l'époque de Jésus, dans la Bible, le roi est dit fils de Dieu, tout homme est fils de Dieu. C'est avec Jésus que cette expression prend un sens tout à fait spécifique et fort. Jésus n'a-t-il pas besoin d'entendre Pierre lui dire « Tu es le Messie, le Fils de Dieu », bien qu'il le sache déjà, et même si ces mots n'ont pas à cette époque historique le même sens qu'après le Concile de Nicée ? N'a-t-il pas besoin d'entendre dans l'extériorité ce qu'il pressent à l'intime et qui résonne alors en Lui comme une conscience identifiée ? Il confirme à Pierre que ses paroles sont vraies, qu'elles sont inspirées par le Père. Redisons-le, ces mots n'ont pas encore le poids qu'ils auront après la résurrection ni après les Conciles œcuméniques.

Une prise de conscience ecclésiale progressive de l'identité de Jésus

Même si, dès le tout début, l'intuition fondamentale était là, parce que la réalité était là, l'identité de Jésus ne s'est révélée à lui-même que progressivement, comme elle ne s'est révélée que progressivement à la conscience claire de l'Église. Celle-ci a dû, au cours des grands conciles christologiques, trouver des mots nouveaux, des mots ne se trouvaient pas dans la Bible. Il a fallu donc pour l'Église effectuer un déplacement (encore une relation d'altérité, encore une vulnérabilité) : chercher ces mots décisifs dans la culture des autres, dans la culture païenne ! C'est la philosophie grecque qui a permis à l'Église d'exprimer sa foi ! Cet effort théologique ne s'est pas fait sans résistance ni difficultés.

Une conscience qui se construit historiquement

L'identité, la conscience de Jésus ne s'est perçue explicitement que lentement, par le travail de l'Esprit. Il y a là un rapport à l'humanité, à l'histoire, au devenir, qu'il faut souligner et qui dit quelque chose d'extrêmement important non seulement pour l'identité de Jésus, non seulement pour l'identité du Dieu chrétien, mais plus encore pour l'identité du chrétien. C'est par ce chemin long et sinueux de l'expérience et de l'histoire qu'il se découvre fils dans le Fils, qu'il se découvre en relation avec le Père, dans le Souffle commun du Père et du Logos créateur, enveloppé par une relation qui est une personne vivante, la filiation ! Et c'est là que nous rencontrons notre vocation : celle de devenir des fils de Dieu.

Une identité à la merci de l'autre...

N'est-il pas troublant et extrêmement touchant de percevoir que le Verbe de Dieu, sans cesser d'être lui-même, mais en pleine logique d'incarnation, vit le rythme de la création et donc de la croissance, du devenir, se remet physiquement aux mains des hommes à la crèche comme à la croix, et se risque même dans le jeu aventureux de la reconnaissance réciproque ?

« Je suis », l'expression utilisée pour Moïse devant le buisson ardent signifie « je suis avec toi », car le verbe est à un temps « inaccompli » qui peut être traduit par un futur « je serai qui je serai ». Cette affirmation semble avoir besoin d'une confirmation et besoin de temps pour s'accomplir. On pourrait traduire « tu vas voir ce que tu vas voir »³⁷ ou, tout au contraire, « je serai ce que tu verras ». Comment être avec toi, sinon tel que tu reconnais que je suis ? J'occupe la place que tu m'accordes, en ton cœur et en ton esprit. Je te laisse deviner qui je suis. Je te laisse m'identifier, me nommer, utiliser tes mots pour dire qui je suis et quelle est ma mission. « Dieu est Dieu quand je dis Dieu », dit Maître Eckhart. Certes il existe en lui-même et indépendamment de moi, mais dans mon propre monde intellectuel et conscient, dans ma propre vie, dans mes mots à moi, il ne veut occuper que l'espace que je lui ouvre. Il ne s'impose pas.

Une identité qui est question

« Il y a plus dans la question que dans la réponse » écrit E. Lévinas. La question est ouverture à l'infini. Elle n'est pas vide, elle est tout au contraire très riche de sens. Tout au long de l'Évangile, on le voit, Jésus fait question bien plus qu'il n'apporte de réponse. Il est le

³⁷ Ou, comme traduisait un prédicateur en verve : “Tu verras de quel bois je me chauffe !” reprenant l'image du buisson, bien évidemment...

« paradoxos paradoxon » dit le Chrysostome. En demandant « qui suis-je ? », il se met en question.

La théologie est aussi parfois présentée comme une série de questions (cf Thomas d'Aquin dans la Somme de Théologie). Jésus met les hommes en question, il met la religion et le Temple en question. Il met aussi Dieu en question puisque c'est au nom de Dieu qu'il sera condamné, puisque c'est en tant qu'imposteur qu'il sera exécuté.

Une identité à la merci d'une méprise, d'une erreur

« Qui suis-je pour vous ? » Même à supposer que Jésus n'ait posé qu'une question pédagogique, le fait même qu'il procède par questions et non pas par affirmations est tout à fait remarquable et cela dit quelque chose de son être profond. Il est celui qui ne veut pas être protégé. Quand il révèle à Pierre que le Fils de l'Homme va être livré, Pierre s'y oppose, préférant la figure du Messie triomphant à celle du serviteur souffrant. Pierre fait alors obstacle, il est traité de « Satan ». Il n'y a pas de pire qualificatif ! Il est à noter ici que les affirmations théoriques de Pierre sont exactes et que Jésus souligne qu'il ne pourrait pas dire ces mots si cela ne lui était soufflé par l'Esprit Saint. En revanche il n'a rien compris des implications pratiques des titres théoriques qu'il a désignés. S'il a 20/20 en théologie, il a 0/20 en pratique. Il a une orthodoxie, mais il n'a pas d'orthopraxie.

Jésus ne se protège pas, il ne veut aucune immunité, il se risque dans la vulnérabilité de la relation, condition de l'amour et de l'amitié. C'est vrai au plan physique : la croix en est la révélation incontournable. C'est vrai aussi au plan dogmatique : Jésus se risque à être mal compris, mal interprété, mal identifié. Lui qui est la Vérité ne formule aucun dogme, mais se risque parmi les hommes et donc parmi les erreurs. Où est sa vérité la plus profonde ? Dans des formules abstraites, de simples mots, ou dans cette attitude de vulnérabilité délibérée ? Plus près de la folie que de la logique humaine, sa vérité semble impossible à définir adéquatement avec des mots !

L'invention de la filiation

C'est sa nature même que de donner, de pardonner, de se donner, de se livrer. Dieu est relation. Dieu est La relation par excellence. Dieu est amour et Jésus, pour révéler le visage du vrai Dieu, aime jusqu'à l'extrême³⁸.

L'identité de Jésus n'est pas celle dont l'homme contemporain peut rêver comme self-made-man, ou auto-affirmation dans l'autonomie. C'est une identité totalement relationnelle.

C'est parce que Jésus vit du Souffle, don de se donner, que la mort ne peut rien sur lui. C'est dans cette relation et parce que son centre de gravité est totalement placé dans le Père, qu'il ressuscite dans une vie sans mort. C'est son être même, dans la vie trinitaire, de ne vivre qu'en relation, par une relation filiale constitutive de sa personne, de n'être que relation, au point d'être **La Filiation** même. Jésus est l'inventeur de la filiation. Un inventeur ne crée pas ce qu'il invente. On invente une grotte préhistorique quand on la découvre. Et, en même temps, Jésus inaugure en sa vie même la réalité qu'il invente, il devient qui il est. C'est par lui que

³⁸ « Il les aima jusqu'au bout » Jn 13, 1-15

nous prenons conscience de notre propre identité d'enfants de Dieu, c'est par lui, avec lui et en lui que nous devenons fils et filles de Dieu.

DOMUNI-PRESS

maison d'édition de DOMUNI UNIVERSITAS

« Le livre grandit avec le lecteur »

L'Université

Domuni Universitas a été fondée en 1999 par les dominicains français, pour offrir des bachelors, masters of arts et PhD en ligne, tout à distance, ainsi que des cours à la carte et des certificats, en philosophie, théologie, sciences religieuses, sciences sociales (diplômes d'État et canoniques). Elle accueille sur sa plate-forme d'enseignement plusieurs milliers d'étudiants, en cinq sections linguistiques : français, anglais, espagnol, italien, arabe, accompagné par plus de trois cents professeurs et tuteurs. Ancrée dans l'Ordre des prêcheurs, Domuni Universitas bénéficie de sa tradition multiséculaire d'études et de recherche. Innovante, elle constitue un réseau international, présente par Internet en de multiples lieux dans le monde.

En savoir plus sur Domuni : www.domuni.eu

La maison d'édition

Domuni-Press diffuse la recherche et édite des ouvrages dans les domaines de Domuni Universitas : théologie, philosophie, spiritualité, histoire, religions, droit et sciences sociales. Inscrite dans une communauté de recherche vivante, au cœur du réseau dominicain, Domuni-Press vise à rapprocher les lecteurs au plus près des textes, en rendant possible, via le numérique, un accès immédiat, tout en assurant une édition papier de qualité. Chaque ouvrage est édité sous les deux formes. Le maître mot est simplicité. Les sujets sont abordés avec une ligne éditoriale claire : la qualité universitaire, accessible à tous, pour diffuser la richesse de la pensée chrétienne. Les collections : théologie, philosophie, spiritualité, Bible, histoire, droit, théologie et société. Domuni-Press a sa propre librairie en ligne : www.domunipress.fr. Ses ouvrages sont également présents sur les principaux sites de vente à distance, Amazon, Fnac.com et dans plus de 900 librairies et points de vente par le monde.

En savoir plus sur la maison d'édition : www.domunipress.fr

